Les relations des ducs d'Aquitaine, comtes de Poitiers,

avec les Etats chrétiens d'Aragon et de Navarre

(1014-1137)

par P. BOISSONNADE,
Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Poitiers,
correspondant de l'Institut.

Jusqu'à la première décade du XI^e^ siècle, les royaumes chrétiens d'Espagne, à savoir : la Navarre, les Asturies, Léon et la Galice, ainsi que le comté de Castille dépendant de Léon, avaient mené pendant deux cents ans une existence précaire, en butte aux attaques continuelles du Califat de Cordoue. A la fin du X^e^ siècle, ils faillirent disparaître, lorsque le célèbre vizir des califes Cordouans, Almanzor, vint porter le fer et le feu presque jusqu'aux Pyrénées, détruisant Santiago (997), Léon (998), Coïmbre (987), Barcelone (985), massacrant les populations chrétiennes ou les réduisant en esclavage. Tout avait tremblé devant lui. Les rois de Navarre (987) et de Léon (991) offraient leurs filles au harem d'Almanzor. Le comte de Castille était sa créature ; les comtes portugais d'entre Duero et Minho, ses vassaux obéissants. Il y avait un contraste frappant entre la prospérité, la richesse, le luxe, la civilisation de l'Empire musulman et la pauvreté, la rusticité, l'état arriéré de la culture des Etats chrétiens. Mais ceux-ci s'étaient trempés à la rude épreuve de la guerre ; la foi ardente qui les animait leur donnait l'espérance de jours meilleurs. Quand Almanzor mourut en 1002 dans son aire du plateau de Médinaceli, d'où il surveillait la péninsule, la grandeur du califat de Cordoue lui survécut à peine 6 ans. Le colosse avait des pieds d'argile. L'Empire musulman était miné par la

corruption morale, par l'absence d'esprit militaire dans l'aristocratie, par la faiblesse d'un gouvernement soumis à des favoris, des eunuques et des femmes, à la merci des caprices d'une tourbe de mercenaires étrangers, Syriens, Berbères, Slaves, et enfin par l'absence d'un véritable esprit national. Jamais la fusion n'avait pu être faite entre les chrétiens soumis au joug islamique, les Mozarabes et les vainqueurs de races disparates venus de tous les coins du monde musulman. Alors commença vers 1010 une vigoureuse réaction, *la reconquista* qui, poursuivie pendant 400 ans, prépara les Etats espagnols à leur grande mission historique et leur valut, pendant les 150 premières années de l'ère moderne, la suprématie dans le monde.

Toutefois, jusqu'au XIV^e^ siècle, les Etats chrétiens d'Espagne n'agirent pas seuls. Ils trouvèrent dans le concours de la chrétienté, enfin organisée sous la direction de deux grandes puissances morales, la Papauté et les Ordres monastiques religieux français, un appui permanent qui fut loin de leur être inutile. La chevalerie de France joua un rôle éminent dans cette émancipation de l'Espagne chrétienne, dont le mérite revient sans doute en premier lieu aux Espagnols eux-mêmes, qui y gagnèrent de devenir à la fin du Moyen Age les premiers soldats de l'Europe, mais aussi aux chevaliers de France qui furent du XI^e^ siècle au XIV^e^ les infatigables défenseurs de la civilisation chrétienne aux prises avec l'islam et le paganisme. Les *gestes de Dieu accomplis par les Francs* eurent pour théâtre non seulement les bords de la Baltique, du Danube, de l'Oronte, de l'Euphrate et du Nil, mais encore ceux de l'Ebre, du Duero et du Tage. Parmi les Etats féodaux français qui contribuèrent le plus à écrire par l'épée et par la croix cette magnifique page de l'expansion de notre civilisation, l'Aquitaine a tenu l'une des premières places.

***

Ce rôle s'explique aisément. Au moment où s'ouvre le XI^e^ siècle, de tous les Etats féodaux de France, ce sont la Normandie et l'Aquitaine qui jouissent du prestige le plus éclatant. Les comtes de Poitiers, devenus au X^e^ siècle ducs d'Aquitaine, quand s'éteint

la première maison investie de ce titre, celle d'Auvergne-Gothie, ont de plus l'autorité qui s'attache à leur origine carolingienne. Ils peuvent revendiquer le titre de descendants directs du grand empereur, Charlemagne, dont la gloire revit dans la seconde moitié de ce siècle, rehaussée par tout l'éclat de la légende héroïque, et contraste avec l'effacement des derniers représentants de la dynastie des Carolingiens. La vraie puissance est passée à d'autres qu'à ces derniers. Elle appartient aux chefs de grands Etats féodaux, ducs de Normandie, de France et d'Aquitaine. Aux ducs d'Aquitaine, comtes de Poitiers, est dévolue la mission de représenter en premier lieu la tradition de Charlemagne. Ils descendaient en effet de ce comte de Poitiers, Rannoux 1er, petit-fils, par son père Gérard, de Louis le Pieux et d'Ermengarde et qui périt glorieusement en livrant aux Normands le combat victorieux de Brissarthe (4 nov. 852) (1). L'un de ses successeurs Rannoux II, comme descendant authentique de Charlemagne, avait même un moment, en 888, en présence d'un roi de 8 ans, Charles le Simple, revendiqué la couronne royale de France, et pour le rallier, Eudes avait usé auprès de lui de toutes les flatteries. C'est pour des raisons analogues que les derniers Carolingiens et les ducs de France avaient employé tant de ménagements envers les descendants des Rannoux, qui, à leur titre de comte de Poitiers, avaient joint au xe siècle celui de ducs d'Aquitaine. C'est par son mariage avec Adélaïde, fille du comte-duc Guillaume III Tête d'Etoupes (970), qu'Hugues Capet a pu revendiquer pour sa dynastie l'honneur de représenter une ascendance carolingienne. Les comtes de Poitiers n'avaient point revendiqué pour eux la couronne de France. Mais Guillaume le Grand, qui au début du xie siècle représentait la dynastie poitevine, était un souverain plus puissant que le premier Capétien, son oncle. Il possédait un véritable Etat que le chroniqueur Adémar de Chabannes appelle *la monarchie d'Aquitaine* (2) et qui s'étendait sur les deux tiers du Massif Central, le Velay, l'Auvergne, le Gévaudan, la Marche, le Bas-Berry, le

(1) L. Auzias, L'origine carolingienne des ducs féodaux d'Aquitaine, *Rev. hist.*, janv. 1934, p. 91, 102. P. Lot, *Hugues Capet*, 1893. avait entrevu ce fait capital
(2) Adémar de Chabannes, III, 21, éd. Chavanon, p. 121.

Limousin et sur les régions les plus importantes du Centre-Ouest : Poitou, Saintonge, Angoumois, Périgord, dont les seigneurs féodaux relevaient de lui et reconnaissaient son autorité. « Nul, dit Adémar, n'osait lever la main contre lui. » Cet Etat avait de plus une vaste étendue de côtes sur l'Atlantique, ce qui manquait à celui des Capétiens. Guillaume le Grand était donc devenu pendant son long gouvernement de 37 ans (993-1030) le représentant le plus puissant de la féodalité française. Allié avec les maisons féodales d'Anjou, de Blois, de Bourgogne, de Provence, il comptait parmi ceux qui recherchèrent son amitié les premiers Capétiens, Hugues Capet et Robert, les rois de Danemark et d'Angleterre, spécialement Canut le Grand, de même que les empereurs allemands Henri II et Conrad. Une princesse poitevine épousait Henri III le Noir et fut la mère de l'empereur Henri IV. Guillaume le Grand ceignit même quelque temps (1024-25) la couronne des rois d'Italie. Son prestige reposait non seulement sur sa personnalité vigoureuse et sur l'étendue de ses Etats, mais encore sur leur développement économique et sur la brillante civilisation qui s'y épanouissait depuis le milieu du xe siècle et qui devait atteindre son apogée au xiie.

En regard de cet Etat aquitain équivalent au quart de la France actuelle, peuplé, riche, civilisé, où vivait une féodalité belliqueuse, les Etats chrétiens d'Espagne morcelés, divisés entre eux, pauvres, aux prises avec une vie incertaine et dure, ne représentent avant le xie siècle que des organismes politiques débiles dont l'avenir était incertain. Le premier qui s'éleva au-dessus des autres, la Navarre, au temps de Sanche le Grand (1000-1035), et qui étendit son autorité sur le Haut-Aragon, le Ribagorza, l'Alava, le Guipuzcoa, la Rioja, la Castille, devenu ainsi le plus puissant de l'Espagne chrétienne, s'ouvrit l'accès de l'Atlantique. Poussant ses conquêtes au delà des Pyrénées, il se fit céder par le duc de Gascogne les hautes vallées de la Nive ou Basse-Navarre, qui commandait l'accès de la grande route militaire de France en Espagne, celle du col d'Ibañeta, appelé plus tard col de Roncevaux. Sanche prit dès lors le titre d'Empereur (*Imperator Hispaniae*), qu'il fit reconnaître par les autres princes chrétiens espagnols, et qu'il disputa aux rois de Léon-Galice.

Le premier, Sanche le Grand, comprit aussi l'avantage que la chrétienté ibérique pouvait retirer d'une entente avec les deux puissances qui dominèrent depuis le XIe siècle la chrétienté d'Occident, la féodalité française et l'Ordre français de Cluny, réformateur de l'Eglise et de la Chrétienté. Aussi, comme le duc d'Aquitaine, fit-il appel aux Cluniciens pour réorganiser les monastères et le clergé de ses Etats, en même temps qu'il nouait une alliance intime avec les chefs des grands Etats féodaux français. Le plus voisin était le duc de Gascogne, Sanche VI Guillaume (1010-1032), suzerain du vaste territoire compris entre la Garonne et les Pyrénées, où vivait une féodalité belliqueuse et remuante, où croissait une population surabondante de soldats et de colons. Pendant vingt-deux ans, Sanche Guillaume fut l'ami, le collaborateur, le compagnon de guerre de l'« Empereur d'Espagne », qu'il accompagne partout et qu'il seconde dans ses entreprises (1). Mais Sanche le Grand espérait mieux encore. Il tendit à élargir le cercle de ses alliances jusqu'à d'autres Etats français, et parmi eux, c'est sur l'Aquitaine qu'il jeta surtout les yeux. Guillaume le Grand, par sa puissance et son renom, fut de bonne heure celui avec lequel il essaya de nouer les rapports les plus étroits. L'intermédiaire naturel entre le duc d'Aquitaine et l'Empereur d'Espagne devait être le duc de Gascogne, Sanche-Guillaume. En effet, en 1311, Guillaume le Grand épousait, en secondes noces, Brisque (1011-1019), sœur du duc de Gascogne (2). Les deux beaux-frères vivaient dans une étroite intimité ; ils avaient de fréquentes entrevues, notamment en 1014, à Saint-Jean-d'Angély, en 1022, à Blaye, en 1025, à Bordeaux, en 1028, à Blaye de nouveau, dont la seigneurie appartenait à un fidèle vassal et conseiller de Guillaume le Grand, le comte d'Angoulême, également beau-frère du duc de Gascogne (3). Dès 1014, les fêtes auxquelles donna lieu, à *Angeriacum*, la découverte du chef de saint Jean-Baptiste, amenèrent à Saint-Jean-d'Angély, en Sain-

(1) P. Boissonnade, *Les premières croisades françaises en Espagne. Bull. hisp.*, 1934, p. 22 et sq.).
(2) *Chartes Saint-Maixent*, I, 91. — *Cart. Saint-Cyprien de Poitiers*, p. 50, 194, 228. — *Chr. Saint-Maixent*, 387-388.
(3) *Adémar de Chabannes*. — *Gallia Christiania*, II, col. 800.

tonge, une foule de hauts personnages et de pèlerins venus de France, d'Italie et d'Espagne. Parmi eux se trouvait Sanche le Grand, qui était accompagné du duc de Gascogne et qui y rencontra le roi de France, Robert le Pieux, escorté de son impérieuse femme, Constance, le puissant comte de Blois-Champagne, Eudes, et le duc d'Aquitaine, suzerain de la Saintonge (1). C'est probablement dans cette entrevue que Sanche le Grand demanda le concours politique et militaire du roi de France (2). Mais les Capétiens, pendant deux siècles, eurent trop de soucis dans leurs propres domaines ainsi que du côté de la Normandie et de la Bourgogne pour se hasarder à intervenir au dehors. Leur politique prudente, réservée, voire timorée les écartait des entreprises lointaines et chevaleresques, où il y avait trop à risquer sans profit, voisin et immédiat. Aussi Robert, comme Hugues son père, comme plus tard Philippe Ier, Louis VI et Louis VII, resta-t-il sourd aux suggestions venues d'Espagne. Ce n'est pas en terre espagnole, c'est dans l'Ile-de-France que la dynastie capétienne conquérait obscurément et sans tapage ses châteaux et ses terres, avant de faire son entrée sensationnelle dans la grande arène de la chrétienté, au temps de Philippe Auguste.

Du côté de Guillaume le Grand, l'Empereur d'Espagne trouva plus de témoignages d'amitié. Le chroniqueur Adémar de Chabannes l'atteste : « Chaque année, dit-il, le duc d'Aquitaine recevait des envoyés du roi de Navarre, porteurs de présents précieux, auxquels il répondait par des cadeaux plus précieux encore. » Souvent, il se rendait au pèlerinage de Saint-Jacques de Galice par la voie fameuse que venait d'ouvrir aux pèlerins Sanche le Grand à travers ses états depuis Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'à Pampelune, Estella, Logroño, Burgos (entre 1020 et 1035) et où désormais passèrent les pèlerinages venus de France, au point qu'on appela cette voie le *chemin français camino frances*) (3) Il est dès lors permis de supposer que, sans fournir à Sanche un concours militaire officiel et permanent, le duc

(1) *Adémar de Chabannes*, livre III, chap. LVI p. 180.
(2) *Ab eo petivit auxilium*, Glaber, livre II, ch. II, p. 59, éd. Prou.
(3) *Adémar*, livre III, chap. XLI, p. 163. P. Boissonnade, *op. cit.*, p. 21.

d'Aquitaine l'autorisa à recruter dans ses états des mercenaires, des chevaliers soldés, à engager des colons et des moines favorisant officieusement les expéditions et la colonisation espagnoles. Guillaume le Grand mourut en 1030, deux ans avant son beau-frère, le duc de Gascogne (mort en octobre 1032), 5 ans avant le roi de Navarre. Celui-ci était parvenu, en 1035, au comble de la puissance, sans qu'une coopération déclarée eût été décidée entre la puissante *Monarchie d'Aquitaine*, comme l'appelle Adémar de Chabannes, et le naissant Empire chrétien d'Espagne. Les troubles qui éclatèrent en Aquitaine jusqu'à l'avènement de Gui-Geoffroi (1030-1058) et le démembrement de l'Empire de Sanche le Grand, accompagné de guerres civiles entre ses héritiers, retardèrent de 30 ans cette coopération.

***

Activité des relations entre les ducs d'Aquitaine et les rois d'Aragon, Navarre (1064-1086).

Elle s'affirma avec éclat en 1064. A ce moment, un grand souverain, soldat et politique de premier ordre, Gui-Geoffroi (1058-1086), pendant 28 ans porte le duché d'Aquitaine à l'apogée de sa puissance. Il soumet une féodalité turbulente, enhardie par la période troublée qui avait précédé l'avènement du duc. Il triomphe de l'Etat rival, le comté d'Anjou, qui lui disputait la Saintonge. Surtout, il accroît de plus d'un tiers l'étendue de ses états par l'annexion de la Gascogne, l'héritage de Brisque, qu'essaie en vain de lui ravir la maison d'Armagnac. Maître de Poitiers, de Saintes, de Bordeaux, de Dax, possédant les côtes de l'Atlantique, depuis le détroit de Noirmoutier jusqu'à la Bidassoa, détenteur d'un tiers de la France actuelle, Gui-Geoffroi est vraiment le grand duc d'Occident, dont le seul émule est le duc de Normandie, devenu roi d'Angleterre, Guillaume le Conquérant. C'est vers lui que se tournent les grands réorganisateurs de la chrétienté, les papes Alexandre II et Grégoire VII ainsi que le célèbre chef des Cluniciens, saint Hugues, devenu son parent par alliance, quand Gui-Geoffroy épouse, vers 1069, Au-

déarde de Bourgogne. Un prestige militaire fondé par les victoires remportées à Toulouse (1060), à Saintes (1062), à Saint-Jean de la Castelle (entre l'Adour et la Midou) (7 mai 1063), sur les comtes de Toulouse, d'Anjou et d'Armagnac, avaient valu à Gui-Geoffroy le respect de tous les Etats d'Occident. De plus, il était devenu le voisin immédiat des Etats chrétiens d'Espagne. Les féodaux gascons, comtes d'Armagnac, de Bigorre-Béarn, vicomtes de Dax, de Marsan, de Tursan, de Gavardan, de Labourd, de Soule, de Maremne avaient dû faire acte de soumission. La puissance des ducs d'Aquitaine se manifestait depuis la Loire jusqu'au pied des Pyrénées, au moment où les Etats chrétiens de l'Espagne sentaient le plus la nécessité de recourir à leur alliance.

Tandis que les comtes de Barcelone recherchaient surtout l'appui des Etats féodaux languedociens : Foix, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Nîmes, leurs plus proches voisins, l'Aragon et la Navarre invoquaient celui du duc d'Aquitaine. C'est vers lui que s'oriente aussi le royaume naissant d'Aragon. Au milieu du XI^e^ siècle, en effet, venait de surgir un Etat destiné au plus brillant avenir, mais alors encore faible et menacé. C'était celui d'Aragon, créé avec le titre de royaume par Sanche le Grand au profit de son fils illégitime Ramire I^er^ (1035), moins avantagé que ses frères Ferdinand (1035-1065), qui avait reçu le royaume de Castille et de Galice, auquel il adjoignit le royaume de Léon, et que Garcia, qui avait obtenu le royaume de Navarre, l'Alava, le Guipuzcoa et la Rioja (1035-1047) où il eut pour successeur Sanche, dit de Peñalen (1047-1076). Ramire I^er^ était un prince actif et énergique qui agrandit son petit Etat limité à l'origine aux hautes vallées du Cinca et de l'Aragon, à peine équivalent à l'étendue d'un grand département français (10.000 km. carrés), sans villes, mais peuplé d'une race énergique et belliqueuse de montagnards, admirablement aptes à la *guerilla* contre les musulmans amollis. Pendant son règne de 28 ans (1035-1063), il réussit à mettre la main sur le royaume de Sobrarbe (Cinca) et sur le comté de Ribagorza (haute vallée de la Noguera, voisine des sources de la Garonne), devenu vacant par l'assassinat de son frère Gonzalve (1037). Il était devenu ainsi le suzerain du comté de Pallas à l'est,

sur la Noguera ; il avait noué des rapports avec les comtes d'Urgel et de Barcelone. Avec eux, il avait entrepris la lutte contre les royaumes arabes de Lérida, d'Huesca, de Saragosse, auxquels il enlevait divers châteaux à l'issue des défilés pyrénéens, et qui, pour se débarrasser de ses attaques, lui payaient par intervalle des tributs en argent ou lui reconnaissaient par des pactes (*parias*) une apparence de souveraineté. Mais ces pactes et ces tributs mettaient assez souvent en conflit les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon qui se disputaient les avantages de cette suzeraineté. Ces guerres civiles affaiblissaient d'autant les Etats chrétiens du nord de l'Espagne. On avait vu ainsi Ferdinand de Castille battre et tuer à Atapuerca, près de Burgos, son frère Garcia de Navarre (1058) et enlever au fils de celui-ci une partie de ses états. Ramire, plus heureux, avait réussi à maintenir son royaume en meilleure situation que son frère Garcia et que son neveu Sanche de Peñalen, devenu après 1058 roi de Pampelune. Il avait su habilement se ménager des alliés : le comte de Bigorre, dont il avait épousé la fille, le comte de Toulouse, dont il était le beau-père. Il avait de plus, par sa piété et sa soumission à l'Eglise, obtenu l'appui de la papauté et de Cluni. De la première, il s'était reconnu le vassal ; il avait été faire acte de soumission à Rome ; des Cluniciens il était le dévot ; il avait appelé les moines de Cluni dans son royaume naissant, à Saint Victorien notamment. « Pour lui, écrivait le saint abbé Odilon à Paternus, réformateur de San-Juan de la Peña et évêque mozarabe de Saragosse, pour votre seigneur, enflammé de l'amour divin et dont l'affection paternelle pourvoit à l'accroissement du troupeau de Dieu, les Cluniciens éprouvent un attachement tout particulier (1). » « Si Dieu me rend la santé, disait Ramire dans son testament (1060), je veux posséder mes terres et mon royaume pour le service de Dieu, comme je les ai possédés jusqu'à présent (2). » L'année même de sa mort, il réunissait un concile à Jaca (3) où figurèrent l'archevêque d'Auch, dont le pouvoir spirituel s'étendait sur l'Aragon, ainsi que d'autres évêques de Gascogne, vassaux du duc d'Aquitaine, ceux de Bigorre, d'Oloron, de Dax et de Lectoure. Le roi assistait à ce concile avec ses deux fils ; il y ratifiait la réforme de la discipline ecclésiastique et l'adoption de la liturgie romaine, préconisées par le Saint-Siège et par Cluni.

(1) Odilon à Paternus, 1040.
(2) Briz Martinez. *Hist de San Juan de la Peña*, 438-439.
(3) Arco, *Bol. Ac. hist.*, LXIII, 53.

Mais ce vaillant champion de la foi chrétienne et de l'expansion aragonaise subit cette même année un grave échec au moment où il essayait de s'ouvrir la route de Saragosse en assaillant les places fortes musulmanes qui gardaient l'issue des défilés pyrénéens vers la plaine. Il était battu et blessé à mort au siège de Graus, dans une bataille où les musulmans eurent les Castillans pour alliés (8 mai 1063). Ce désastre, qui suscita l'émoi de la chrétienté occidentale, amena le pape Alexandre II à prêcher la première grande croisade internationale, antérieure de plus de 30 ans à celles de Palestine. C'est au duc d'Aquitaine qu'il recourait, de concert avec le nouveau roi d'Aragon, Sanche Ramire (1063-1094). La grande Croisade, dont la prédication commencée en 1063 aboutit à l'expédition de 1064-1065, groupa des Normands d'Italie et de France, des chevaliers venus de l'Etat pontifical, mais aussi un grand nombre de chevaliers français. Les musulmans, frappés de la férocité et de la bravoure des Normands, en attribuèrent tout l honneur à ces derniers. Les chroniqueurs et les historiens espagnols en ont revendiqué la gloire pour les Catalans du comte d'Urgel, Ermengaud III. En réalité, c'est Gui-Geoffroy qui a été l'âme de la croisade, dont l'incident principal fut, pendant l'été de 1064, la prise de Barbastro, ville importante musulmane qui couvrait le royaume maure de Saragosse vers le nord (1) Il n'est guère douteux que Gui-Geoffroi n'ait pris le commandement de l'expédition pour répondre à l'appel de son voisin, le roi d'Aragon, Sanche Ramirez, et de ses vassaux gascons, notamment de ceux de Bigorre et de Béarn, dont les possessions avoisinaient les Etats espagnols. Il est aussi très vraisemblable que

(1) Voir à ce sujet l'étude détaillée que j'ai donnée de cette Croisade. P. Boissonnade, « Cluni la Papauté et la première grande Croisade internationale contre les Sarrasins d'Espagne (1064-65) », *Revue quest. histor.*, 1er octobre 1932, p. 257-300.

l'influence des Cluniciens, toute-puissante auprès de lui ainsi que celle de la Papauté (1), ont déterminé son entreprise. Il s'y couvrit de gloire, à tel point que les chartes monastiques datent leurs actes de l'année *« où le glorieux duc d'Aquitaine prit et détruisit Barbastro* (2). Un immense butin, dont on parla longtemps en Occident, avait été fait dans cette expédition, dont les résultats militaires furent de courte durée. Les royaumes musulmans, unis par le péril, aidèrent le roi de Saragosse à reprendre Barbastro, en avril 1065. Mais bientôt oublieux de l'aventure, ils reprirent le cours de leurs divisions et s'affaiblirent peu à peu devant la tenace offensive des Etats chrétiens qui travaillaient à les démembrer peu à peu par la guerre, ou à les réduire à une vassalité à laquelle l'annexion devait fatalement succéder. Parmi ces Etats, l'Aragon et la Navarre pratiquèrent, comme la Castille et le comté de Barcelone, la même politique, faite d'alternatives, d'attaques brusquées et d'accords de protectorat, destinés à ouvrir les voies à la conquête.

Après Ramire, un des grands artisans de la reconquête, Sanche Ramirez (1063-1094), continue bientôt, en concurrence avec Alfonse de Castille (1072-1109) et avec les comtes de Barcelone, le système politique d'alliances avec les Etats français qui devait persister pendant tout le Moyen Age. Tandis qu'Alfonse VI de Castille nouait avec l'Aquitaine et la Bourgogne, de même qu'avec le Languedoc, des alliances fécondes en résultats, Sanche Ramirez avait principalement recours aux Aquitains et aux Gascons, sujets de Gui-Geoffroi, aux Français et aux Champenois, alliés et vassaux d'une des plus puissantes maisons de l'Ile-de-France et de Champagne, celle de Roucy, unie par la parenté à de puissantes familles féodales de Hainaut, de Lorraine, de Franche-Comté et de Normandie. Sanche avait épousé, probablement avant 1063, Félicie de Roucy, sœur du redoutable vassal de Philippe Ier et de Louis VI, Ebles, qui en 1073 organisa sans grand résultat, à la demande du pape Grégoire VII, une croisade, en Aragon, contre les musulmans de Saragosse. La coopération des Gascons, vassaux de Gui-Geoffroi, devait être plus fructueuse. Elle n'a pu s'organiser que grâce à l'autorisation du grand duc d'Aquitaine dont les liens avec Cluni et avec la Papauté se resserraient de jour en jour. C'était l'époque où Gui-Geoffroi, secondant le Saint-Siège de toute son influence, faisait triompher dans ses Etats la paix de Dieu, ainsi que la réforme ecclésiastique, et extirpait la simonie, notamment à Bordeaux. Alexandre II avait accueilli le duc à Rome, dans le voyage qu'il y fit en 1066. Grégoire VII s'aidait de ses conseils, le louant de son « inébranlable fidélité à l'Eglise romaine », lui recommandant les intérêts du Saint-Siège en Allemagne, en Sardaigne, en France, jusqu'en Orient. Le célèbre abbé de Cluni, Hugues le Grand, dont Gui-Geoffroi épousait la nièce Audéarde de Bourgogne en 1069, faisait en Poitou de fréquents voyages. L'Aquitaine devenait, sous son impulsion et sous celle du duc, l'un des foyers les plus vivants de l'activité clunicienne, qui y multipliait les monastères, dont le plus célèbre fut celui de Montierneuf de Poitiers (1076) (1).

C'est donc sous l'égide en quelque sorte de la Papauté et de Cluni que, pendant près d'un siècle, l'Aragon et la Navarre reçurent de l'Aquitaine et de la Gascogne, réunies sous l'autorité des Guilhem, une aide presque continuelle, dont on a pu injustement sous-estimer la valeur (2), mais dont il est impossible de nier la réalité et la continuité (3). Après l'expédition fameuse de Barbastro, le concours des vassaux gascons du duc d'Aquitaine se manifeste surtout par des interventions mal connues. L'une de celles qui nous sont signalées brièvement est l'expédition d'un Clunicien, Grégoire, ancien abbé de Saint-Sever, devenu évêque de Lescar (vers 1059), qui, à une date antérieure à 1072, fit au secours des chrétiens une campagne de trois mois probablement avec le roi d'Aragon (4). Ce dernier ne réalisait sur les Maures que de légères avances. L'expédition de son beau-frère,

(1) *Revue quest. histor.*, p. 283-287.
(2) *Ibid.*, p. 298, Chartes de 1064 et de 1080.

(1) *Revue quest. histor.*, p. 282-283.
(2) C'est ce que fait R. Menendez Pidal, le célèbre historien du Cid, chez lequel on s'étonne de rencontrer cet esprit de dénigrement
(3) P. Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, 1923, p. 29, 53.
(4) Marca, *Histoire de Béarn*, p. 287-292 (d'après le cartulaire de Lescar).

Ebles de Roucy, ne les accrut guère. Des rivalités fâcheuses mettaient aux prises les princes chrétiens. Le roi de Navarre et le roi de Castille se disputaient la Rioja les armes à la main (1066-1067).

Le premier faisait même alliance (1073) avec le roi musulman de Saragosse, Moctadir, l'année où se place l'expédition d'Ebles (1). En 1074 il avait à combattre le nouveau roi de Castille Alphonse VI, gendre du duc d'Aquitaine (2). Quelques modestes conquêtes sur la lisière des plateaux de l'Aragon, vers Loarre et Alquezar, avant-postes de Barbastro, marquèrent cette période de 10 ans, où la coopération directe du duc d'Aquitaine fit défaut au jeune royaume d'Aragon.

Une nouvelle période d'entente commence après 1076, lorsque l'énergique et habile roi d'Aragon, Sanche Ramirez, profitant de l'assassinat du roi de Navarre, Sanche de Peñalen (4 novembre 1076), s'empare de la Navarre et du Guipuzcoa, avec l'assentiment des Navarrais (3), tandis que le roi de Castille faisait main basse sur Calahorra et la Rioja (bassin supérieur de l'Ebre). Peu après, les liens qui unissaient le comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, avec l'empereur Alphonse de Castille-Léon se relâchaient par suite de la mort prématurée de la fille du duc, Agnès (1078). L'Aragon prit dans l'alliance avec l'Aquitaine la place laissée vacante par l'Etat castillan. Dès cette même année, en effet, pendant qu'Alphonse VI se tourne du côté de l'alliance bourguignonne, Sanche Ramirez s'empresse de renouer l'entente avec le duc d'Aquitaine et de Gascogne. Les intermédiaires de cette union furent les petits princes pyrénéens, voisins de l'Espagne du Nord, notamment le vicomte de Béarn, Centulle IV. C'était un personnage souple et entreprenant comme ses compatriotes, qui avait commencé par un coup de maître la fortune de sa maison en épousant l'héritière du comte de Bigorre, et qui s'était empressé, quoique parent des comtes d'Armagnac, de se déclarer pour le puissant duc d'Aquitaine, dont il avait à attendre davantage. Il y avait gagné, en effet, la cession d'importants domaines du côté d'Argagnon (Béarn), ainsi que la suzeraineté des salines de Soule et de Caresse que Gui-Geoffroi lui avait cédées, en même temps qu'il lui permettait d'agrandir ses principautés de Béarn et d'Oloron, en lui octroyant le Montanérès, district situé sur la lisière du Bigorre. De concert avec un autre vassal de Gui-Geoffroi, le vicomte de Soule, Guillaume Raymond, détenteur d'une partie importante de la route militaire qui conduit du Gave à Roncevaux, Centulle IV s'alliait en même temps avec le roi d'Aragon et de Navarre, Sanche Ramirez (vers 1078 ou 1079) (1).

(1) Moret, 64 (23 mai 1073).
(2) Pidal, *La España del Cid*, 1232.
(3) *Annales Toledani*, 326 — *Annales Compostellani*, 521 — Moret, *Annales de Navarre*, II, 109.

Il avait obtenu pour cette entente l'autorisation et sans doute l'encouragement du duc d'Aquitaine. Dans l'acte d'alliance, le Béarnais et l'Aragonais se promettaient aide mutuelle envers et contre tous, exception faite pour le suzerain de Centulle, Gui-Geoffroi, et pour celui de Sanche Ramirez, l'empereur Alfonse VI (2). En retour, Centulle obtenait dans le haut Aragon le fief important du val de Teña (3), ensemble de onze villages dont le chef-lieu est Paniciosa, dans le bassin du Gallego, en face de la vallée béarnaise d'Ossau. De plus, on lui octroyait le revenu d'une partie des foires de Jaca. Son fils, Gaston, le futur héros de Jérusalem, épousait Talèse, nièce du roi d'Aragon. Est-ce à cette alliance conclue sous les auspices du duc d'Aquitaine qu'il convient de rattacher l'expédition de 1078 qui aboutit à la conquête de la place forte de Muñiones destinée à couvrir le comté de Bibagorza contre les attaques du vali d'Huesca, ou bien faut-il l'attribuer à l'arrivée d'une expédition organisée par les Bourguignons, sans doute à l'instigation de Cluni (4) ? On pourrait aussi admettre qu'il y eut une entente entre Bourguignons et Gascons sous l'inspiration clunisienne,

(1) Marca, *Histoire de Béarn*, livre IV, ch. x à xx.
(2) *Ibid.*, livre IV, chap. xx.
(3) Charte non datée (mais d'après les suscriptions ne peut être antérieure à 1077 ni postérieure à 1079), éditée par Marca. Charte de Roda (avec fausse date 1070). Centulle s'intitule *Comes in Pinna et Ara* (*Villanueva, Viaje literario*, XV, 281). Marca, 286.
(4) Boissonnade. *Du nouveau...*, p. 31 ; dans cet ouvrage, l'auteur penchait pour les Bourguignons, il est aujourd'hui moins affirmatif.

ceux-ci tout-puissants auprès de Centulle IV qui allait précisément fonder Sainte-Foy de Morlaas. On sait d'autre part que la veuve de Centulle devait, après 1088, prendre le voile au grand monastère bourguignon.

Peu après, probablement au printemps de 1080, Gui-Geoffroi lui-même, docile aux inspirations de Grégoire VII auprès duquel il s'était rendu à Rome en 1076, faisait en compagnie de l'évêque d'Angoulême, Adémar, son ami, de Centulle de Bigorre-Béarn et d'autres seigneurs, une courte expédition de trois mois en Espagne, à laquelle pourrait peut-être se rattacher la conquête de petites places, Gouin et Pitillas, sur la frontière méridionale de Navarre et sur la lisière du royaume musulman de Saragosse, où aurait été incendiée la ville de Pina (1).

L'année suivante, en 1080, était cimentée l'alliance des ducs d'Aquitaine et des rois d'Aragon par le mariage d'une princesse poitevine, Agnès, avec l'infant Pierre. Agnès était née, vers 1072, du mariage de Gui-Geoffroi avec Audéarde de Bourgogne (2) ; elle était la sœur du célèbre Guilhem, le futur troubadour et duc d'Aquitaine. Elle avait, en 1081, neuf ans ; son frère en avait dix, étant né le 22 octobre 1071. Le mariage semble avoir été précédé d'une ambassade aragonaise à laquelle Gui-Geoffroy répondit par l'envoi de 12 barons gascons à la cour de Pampelune ou de Jaca (3). Agnès fut amenée en Espagne en attendant la consommation du mariage qui eut lieu plus tard.

Son mari, l'infant Pierre, était plus âgé qu'elle d'une dizaine d'années, au moins en 1081. C'était le fils aîné de Sanche Ramirez et d'une princesse française, Félicie de Roucy, qui vivait encore en 1090. Il avait deux frères destinés à une célébrité bien différente, l'un par son héroïque bravoure, Alfonse le Batailleur, l'autre par son incapacité, Ramire le Moine. Pierre était

(1) Boissonnade, *Du nouveau...*, p. 31, Gui-Geoffroy était le 20 juin à Bordeaux avec Centulle et de retour le 6 octobre (d'après les chartes dom Fonteneau, LXII, 669 — *Gallia Christ.*, II, col. 274, *instrum.*

(2) *Chron. Saint-Maixent*, éd. Labbe, 212.

(3) *Chron. Saint-Maixent*, éd. Marchegay, 405. — Besly, *Comtes de Poitiers*, preuves, p. 386 (charte non datée de Dax). — Marca, *Hist. de Béarn*. 318, date charte de février 1081-1082. — Zurita, *Ann. d'Aragon*, tome Ier, p. 33-34.

déjà, lors de son mariage, associé aux principaux actes de la vie de son père, dont il signait les chartes (1). C'était un vaillant chevalier, un soldat accompli qui mérita d'être l'ami et le compagnon d'armes d'un héros, Rodrigue de Bivar (le Cid). Cultivé, lettré, connaissant l'idiome musulman aussi bien que la langue nationale, au point de signer ses chartes en caractères arabes (2), il participait de bonne heure, aux côtés de son père, à la guerre contre les Maures (3). C'est probablement à l'occasion de son mariage qu'il fut pourvu d'un apanage. Il apparaît dès 1084 nanti du titre de roi de Sobrarbe et de Ribagorza, « sous la suzeraineté » (*sub imperio*) de son père, et peu après il y adjoint encore la principauté importante de Monzon (4).

L'alliance des ducs d'Aquitaine et des rois d'Aragon se révéla féconde en résultats. Elle semble avoir marqué une recrudescence d'activité dans la reconquête, sous l'impulsion de Sanche, roi de Pampelune et d'Aragon, comme il s'intitule, et de son vaillant héritier Pierre, l'époux d'Agnès de Poitiers. Cette union qui donnait aux Navarrais et aux Aragonais le concours militaire et diplomatique du grand-duc d'Occident est suivie en effet, dès 1082, d'une nouvelle offensive contre l'un des fils du roi Moctadir défunt (octobre 1081). Motamin de Saragosse, qui avait pour général le Cid, tandis que Sanche Ramirez était l'allié du roi Al Hayib de Lérida (5). Sanche parvint à occuper la ligne de forteresses qui, au débouché des vallées du Cinca et de l'Aragon ou de leurs affluents, couvraient les approches du royaume musulman de Saragosse, Bolea, Javier, Salillas, Aguero (février 1083), et surtout Graus, la place devant laquelle avait succombé Ramire Ier. Graus, le boulevard de Barbastro, fut pris le 14 avril 1083 (6).

(1) Charte dans Villanueva, XV, 284, *España Sagrada*, XLVI, 237, Salarrullaña, Doc. inéd. nos 24 (1079-1085), 15.

(2) Il signe en caractères arabes des chartes de 1085-1087, ainsi que d'autres postérieures.

(3) Charte de 1084 dans Villanueva, XV, no 358.

(4) Il est qualifié *tenens potestas in Superarbi, Repacurtia et Montison*. Doc. par Salarrullaña (1087-1088), nos 31, 35, 47.

(5) Moret, 15-19. Villanueva, XV, 24, Zurita, f. 24-28. Dozy, *Hist. de musulmans d'Espagne*. II, 113, 114.

(6) Charte publiée par Salarrullaña, I, no 11.

De même le château de Muñiones était enlevé de nouveau, dégageant du côté d'Airguedas et de la Castille la frontière méridionale de Navarre, vers les solitudes des Bardeñas entre Tudela et Saragosse (1).

En mai 1084, Secastilla même aurait succombé, Tudela était menacée (2), et en perdant ce boulevard occidental, le royaume musulman de Saragosse aurait été gravement compromis. L'épée d'un héros, le Cid, passé au service du roi musulman Motamin, le sauva du désastre. Sanche Ramirez s'étant détourné imprudemment vers l'Est, où il était l'allié du comte de Barcelone, subit en août 1084 une défaite sanglante à Morella (non loin de Peñiscola) (3). Le Cid lui avait barré la route, de même qu'en 1082, il avait empêché les Aragonais d'entrer à Monzon, qu'il avait battu à Tamarite et fait prisonnier le comte de Barcelone et ses alliés français entrés dans le royaume de Lérida. La bataille de Morella, plus importante encore, coûtait aux Aragonais 2.000 prisonniers, parmi lesquels figurait l'élite de leur noblesse. Elle dégageait vers le Sègre le royaume musulman de Saragosse, peu avant la mort de Motamin (après juin 1085), dont le fils, Mostain II, fut trop heureux de conserver l'appui du héros condottiere. Ce dernier mettait ainsi son génie au service d'un roi musulman contre les chrétiens d'Aragon, dont il arrêta la marche. Moins hardi contre son ancien suzerain, Alphonse VI, il restait inactif quand ce dernier, jaloux du roi d'Aragon, essaya de mettre la main, au détriment de son voisin, sur le royaume de Saragosse, dont il assiéga vainement la capitale (1085), s'efforçant même, avec le concours d'un traître, le frère de Sanche Ramirez lui-même, à soulever l'Aragon contre son souverain légitime (4). L'ambitieux Castillan échoua d'ailleurs dans ce double projet ; il compensa son échec à l'est de l'Espagne par l'occupation au sud du royaume de Tolède et du bassin du Tage (mai 1085). Il devenait ainsi le premier des rois chrétiens d'Espagne pour la puissance territoriale, politique et militaire. Mais il attira sur

(1) Moret, 11, 121.
(2) Zurita, f° 28, d'après une chronique de la Peña.
(3) Pidal, *España del Cid*, I, 310, 324.
(4) Pidal, I, 326, 343.

lui la vengeance des musulmans d'Espagne qui, appelant à leur secours les farouches fanatiques du Maroc et du Soudan, les Almoravides, infligèrent aux Castillans et à leurs alliés, les Croisés français, l'écrasante défaite de Sacraliès (vers le Guadiana) (octobre 1086) qui mit l'Espagne chrétienne à deux doigts de sa perte.

Les nouvelles expéditions des Aquitains en Aragon (1086-1104).

C'est un peu avant, le 25 septembre 1086, qu'était mort à Chizé le beau-père de l'infant d'Aragon, le grand-duc d'Occident Gui-Geoffroi (1). Il n'avait pu en personne passer les Pyrénées, comme il l'avait fait en 1064 et en 1080, mais il paraît avoir surveillé les événements et facilité les enrôlements de la vaillante chevalerie et infanterie gasconne, auprès de laquelle il se trouvait en 1084 à Dax où il tint sa cour (2). Avant sa mort, il avait songé à intervenir au delà des monts. Une charte de l'abbaye de Nouaillé mentionne, en effet, la donation d'un chevalier poitevin, Pierre Abrutit, qui se disposait à se rendre à la Croisade d'Espagne, au moment où Gui-Geoffroi vivait encore et où les Almoravides envahissaient la péninsule (3). Malgré la mort du duc, les grands seigneurs et les évêques qui composaient le conseil de son fils Guillaume, le futur troubadour, alors mineur (il n'avait que 16 ans), à savoir : l'archevêque d'Auch, Guillaume, le comte Audebert de la Marche, le vicomte Aimeri de Thouars, les vicomtes de Dax et de Gabaret, le comte de Bigorre-Béarn, Centulle IV, les seigneurs de Blaye, Freideland et de Lusignan, Hugues, répondant à l'appel du Saint-Siège, des rois d'Aragon et de Castille, décidèrent de faire participer toute l'Aquitaine à la seconde grande Croisade internationale qui s'organisait à la fois contre les musulmans de Saragosse et contre ceux de l'Espagne méridionale et orientale, ceux-ci devenus les vassaux des Almoravides. L'armée croisée fort nombreuse comprenait, outre

(1) Obituaire de Montierneuf, *Arch. Dép. Vienne*, rég. n° 295, f° 180, Besby, 387.
(2) Besey, p. 389. Cartulaire de la Réole, *Arch. His. Gironde*, V, 175.
(3) Charte de 1086, *Arch. Vienne Nouaillé*, n° 128, XXI, 507.

les Aquitains et les Gascons, placés sous le commandement d'un vaillant homme de guerre, Hugues de Lusignan, conseiller de Gui-Geoffroi, des Provençaux, des Languedociens, des Français (Champagne, Ile-de-France) et enfin des Normands. Le chef de ces derniers était le fameux vicomte de Melun, Guillaume le Charpentier, dont on admirait la force herculéenne et dont l'annaliste des ducs d'Aquitaine, le moine de Saint-Maixent, signale le passage en Poitou comme un souvenir notable de sa vie (*quem vidi*, dit-il) (1). Comme d'habitude, le roi Capétien avait fait défaut à cette grande expédition dont Hugues de Lusignan, Guillaume le Normand, Eudes Ier Borel, duc de Bourgogne, et Raymond de Saint-Gilles étaient les principaux chefs. Avant son départ, le généralissime des Aquitains, Hugues VI de Lusignan, surnommé le Diable à cause de sa vaillance, de sa turbulence et de sa vie peu scrupuleuse, ne manqua pas de faire des dons à l'abbaye de Nouaillé (2).

Le double objet de la Croisade, qui consistait à secourir à la fois Sanche Ramirez et Alphonse VI, fut perdu de vue pour des motifs que les chroniques n'indiquent pas, mais que l'alliance conclue en 1081 entre les ducs d'Aquitaine et les rois d'Aragon semble permettre de présumer. Les Almoravides, après leur victoire, s'étaient repliés sur l'Andalousie. Leur inaction avait permis à Alphonse VI, d'abord désespéré, de rétablir la situation, en attendant l'arrivée des contingents que lui amenaient les princes bourguignons, parents de sa seconde femme Constance, et de son propre gendre, Raymond de Saint-Gilles. Les croisés, dans leur campagne de printemps et d'été qui eut lieu en 1087, paraissent avoir jugé qu'une offensive brusquée contre le roi de Saragosse, en faveur du roi d'Aragon, intime allié des Gascons et des Aquitains, avait quelque chance de réussir, avant qu'ils poursuivissent leur marche vers la Castille. Ils débouchèrent donc par les cols d'Aspe et de Cize, vers les plaines du sud de la Navarre que détenaient les musulmans de Saragosse. Dans une pointe audacieuse, ces derniers avaient coupé la route de

(1) *Chronique de Saint-Maixent*, éd. Marchegay, p. 409. Voir sur cette croisade mon ouvrage, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, p. 32, 34.
(2) Boissonnade, *op. cit.*, p. 34.

la Navarre à la Castille, en occupant Estella sur le rio Ega à 21 kilomètres de Pampelune, à 40 kilomètres de Logroño. Les croisés français reprirent cette place forte qui commandait le chemin de Saint-Jacques et ils la détruisirent. Ce fait d'armes est raconté par une source de premier ordre, la *Chronique de Saint-Maixent*, dont l'auteur a connu personnellement Hugues de Lusignan, grand seigneur voisin de son abbaye, et Guillaume le Charpentier, chef de l'expédition (1). Un célèbre érudit espagnol, M. Pidal, a nié sans la moindre preuve la réalité de ce fait (2). La prise et la destruction d'Estella sont confirmées par un autre document : la charte de 1090, en vertu de laquelle Sanche Ramirez repeupla la ville (3), en y appelant des colons français.

D'Estella, la route de Castille dégagée, l'expédition se rabattit sur la vallée de l'Ebre et alla mettre le siège devant la place forte de Tudela, qui se trouve à 80 kilomètres de Pampelune et d'Estella et à une égale distance de Saragosse. C'était la plus importante position militaire défensive et le boulevard de celle-ci. Pour engager les croisés français sur l'Ebre, il est probable que le roi d'Aragon et de Navarre agit sur les chefs de l'expédition, en particulier sur Hugues VI de Lusignan, qui commandait les chevaliers d'Aquitaine et de Gascogne, et qu'il fit valoir auprès d'eux l'alliance de famille existante entre le roi d'Aragon et le duc d'Aquitaine. On ne pouvait guère refuser au beau-frère de Guilhem le Troubadour, l'infant Pierre, un concours armé contre le roi de Saragosse, dont l'activité menaçante révélée par la surprise d'Estella, inquiétait les Aragonais et les Navarrais. Mais l'entreprise se révéla plus malaisée qu'on ne l'avait soupçonné. Tudela était une place forte de premier ordre et les croisés n'avaient pas dans la conduite des sièges, comme ils le prouvèrent maintes fois, l'habileté des ingénieurs byzantins. Ils eurent beaucoup « à souffrir », dit la chronique de Tournus, dans cette attaque et ils durent finalement se retirer. On

(1) *Chronique Saint-Maixent*, p. 409.
(2) *España del Cid*, 1270. L'auteur nie d'une façon tranchante, sans donner de preuves, la prise d'Estella, conformément à son habitude de dénigrement systématique à l'égard des croisés français.
(3) Oihenart, *Notitia Vasconiæ*, 82-83. Yanguas, *Diccionario de Antig., de Navarra*, I, v. Estella.

attribua cet échec à la trahison du chef normand, Guillaume le Charpentier, vicomte de Melun, cet hercule féodal, hâbleur et vaillant, mais sujet à des dépressions nerveuses, peut-être aussi susceptible de vénalité. On prétendit qu'il s'était laissé acheter par les Musulmans, fort habitués à ces tractations, et plus tard, lors du siège d'Antioche, pendant la première croisade à laquelle il participa, l'armée croisée ne manqua pas de lui jeter à la face sa conduite devant Tudela. Aussi a-t-on pu voir en lui un des prototypes du Ganelon de l'épopée (1). L'expédition se disloqua à la suite de cet échec. Seuls les croisés bourguignons continuèrent leur route jusqu'à Burgos en Castille. Il est également possible que l'armée se soit scindée auparavant en deux groupes, et que celui qui avait à sa tête le duc de Bourgogne ait poursuivi sa marche dès le début en mai 1087 jusqu'auprès d'Alfonse (2).

Malgré sa déconvenue devant Tudela, la croisade organisée par les Aquitains ne resta pas sans effets. Elle paraît avoir affaibli le royaume musulman de Saragosse, dont les forteresses de la lisière septentrionale et méridionale tombent une à une pendant la période suivante. Les Gascons, vassaux de Guillaume, duc d'Aquitaine, continuent leur concours au beau-frère du duc, l'infant Pierre, et à Sanche Ramirez. A la place de Centulle IV de Bigorre-Béarn, assassiné en 1088 ou 89 dans le val de Teña par un vassal aragonais, Garcia, fils d'Aznar, qui s'enfuit chez les Maures (3), Pierre et Sanche ont pour auxiliaire un des héros de l'épopée des Croisades, Gaston IV, le futur compagnon de Godefroi de Bouillon au siège de Jérusalem ; celui-ci prélude à ses exploits de Terre sainte par ses expéditions contre les Maures de Lérida, d'Huesca et de Saragosse. Gaston avait épousé Talese, fille du frère naturel du roi d'Aragon, Sanche, comte d'Aibar et de Javier. Le 23 juin 1089, les Aragonais, les Navarrais et leurs alliés conquéraient la place forte de Monçon qui dominait la rive gauche de Cinca, à 9 lieues 1/2 de Lérida et du Sègre, à

(1) Boissonnade. *Du Nouveau*, etc., p. 34, 35.
(2) On a une charte qui atteste la présence du duc à Burgos en mai 1087, *ibid*, p. 35.
(3) Marca, p. 335.

54 kilomètres seulement d'Huesca, sur la route de Saragosse (1). L'infant Pierre, gendre du comte de Poitiers Gui-Geoffroi, adjoignit cette ville à son apanage ; il s'intitula dès lors *roi de Monçon*. Peu après, en 1091 ou 1092, la conquête aragonaise, parvenait à Nabal ou Napal, le *Noples* de la *Chanson de Roland*. Napal, au sommet d'une butte, véritable observatoire, domine la plaine du rio Vero et celle de Barbitanie, aux portes de Barbastro (17 kilomètres), sur la route de Saragosse. Il se trouvait à 50 kilomètres d'Ainsa, la première capitale de Sobrarbe, berceau de l'Aragon, voisin de la vallée d'Aure et du Bigorre (2). En mars-avril 1092, un nouveau bond amena les Aragonais, les Navarrais et les Gascons à Gurrea, à 40 kilomètres seulement de Saragosse (3). C'est alors que le Cid, préoccupé de la conquête de Valence, où il espérait se tailler une principauté à son avantage, autant qu'à celui de la chrétienté ibérique, désireux d'autre part de détacher son ancien ami Al Morsain de l'alliance que ce dernier avait conclue avec le comte de Barcelone (4), se fit le médiateur entre le roi d'Aragon et le roi de Saragosse (5) ; il ménagea entre eux une trêve (1092) (6). L'infant d'Aragon, Pierre, chevalier généreux, d'une rare bravoure unie à beaucoup de simplicité (*vir strenuissimus et mirae simplicitatis*) (7), professait pour le Cid une vive amitié, qui se manifesta par une alliance formelle entre eux. C'est sans doute l'écho des prouesses du héros castillan qui parvint ainsi par Agnès de Poitiers jusqu'au cloître de Saint-Maixent, dont le chroniqueur est le seul Français qui fasse mention de Rodrigue (8).

En dépit de la médiation du Cid, les hostilités n'avaient pas tardé à reprendre entre le roi maure de Saragosse et les Aragonais. Celui-ci, moyennant octroi de tribut, avait obtenu le concours

(1) *Chronicon Rotense*, dans Villanueva, XV, 334. Codera place l'événement en 1090 à tort.
(2) Charte dans Muñoz, *Colleccion de fueros*, I, 327. Chart. de Roda, 1089. Es. Sagr., XLVI, 349.
(3) Boissonnade, *op. cit.*, p. 118 et 36.
(4) Pidal, I, 440.
(5) Pidal, II, 425 (1089-1091), le Cid s'était alors brouillé avec Morsain.
(6) Pidal, II, 440.
(7) *Annales Comportellani* dans Florez, *Esp. Sag.* p. 521.
(8) *Chronique*, éd. Marchegay, p. 409.

la première maison investie de ce titre, celle d'Auvergne-Gothie, ont de plus l'autorité qui s'attache à leur origine carolingienne. Ils peuvent revendiquer le titre de descendants directs du grand empereur, Charlemagne, dont la gloire revit dans la seconde moitié de ce siècle, rehaussée par tout l'éclat de la légende héroïque, et contraste avec l'effacement des derniers représentants de la dynastie des Carolingiens. La vraie puissance est passée à d'autres qu'à ces derniers. Elle appartient aux chefs de grands Etats féodaux, ducs de Normandie, de France et d'Aquitaine. Aux ducs d'Aquitaine, comtes de Poitiers, est dévolue la mission de représenter en premier lieu la tradition de Charlemagne. Ils descendaient en effet de ce comte de Poitiers, Rannoux 1er, petit-fils, par son père Gérard, de Louis le Pieux et d'Ermengarde et qui périt glorieusement en livrant aux Normands le combat victorieux de Brissarthe (4 nov. 852) (1). L'un de ses successeurs Rannoux II, comme descendant authentique de Charlemagne, avait même un moment, en 888, en présence d'un roi de 8 ans, Charles le Simple, revendiqué la couronne royale de France, et pour le rallier, Eudes avait usé auprès de lui de toutes les flatteries. C'est pour des raisons analogues que les derniers Carolingiens et les ducs de France avaient employé tant de ménagements envers les descendants des Rannoux, qui, à leur titre de comte de Poitiers, avaient joint au xe siècle celui de ducs d'Aquitaine. C'est par son mariage avec Adélaïde, fille du comte-duc Guillaume III Tête d'Etoupes (970), qu'Hugues Capet a pu revendiquer pour sa dynastie l'honneur de représenter une ascendance carolingienne. Les comtes de Poitiers n'avaient point revendiqué pour eux la couronne de France. Mais Guillaume le Grand, qui au début du xie siècle représentait la dynastie poitevine, était un souverain plus puissant que le premier Capétien, son oncle. Il possédait un véritable Etat que le chroniqueur Adémar de Chabannes appelle *la monarchie d'Aquitaine* (2) et qui s'étendait sur les deux tiers du Massif Central, le Velay, l'Auvergne, le Gévaudan, la Marche, le Bas-Berry, le

(1) L. Auzias, L'origine carolingienne des ducs féodaux d'Aquitaine, *Rev. hist.*, janv. 1934, p. 91, 102. P. Lot, *Hugues Capet*, 1893. avait entrevu ce fait capital
(2) Adémar de Chabannes, III, 21, éd. Chavanon, p. 121.

Limousin et sur les régions les plus importantes du Centre-Ouest : Poitou, Saintonge, Angoumois, Périgord, dont les seigneurs féodaux relevaient de lui et reconnaissaient son autorité. « Nul, dit Adémar, n'osait lever la main contre lui. » Cet Etat avait de plus une vaste étendue de côtes sur l'Atlantique, ce qui manquait à celui des Capétiens. Guillaume le Grand était donc devenu pendant son long gouvernement de 37 ans (993-1030) le représentant le plus puissant de la féodalité française. Allié avec les maisons féodales d'Anjou, de Blois, de Bourgogne, de Provence, il comptait parmi ceux qui recherchèrent son amitié les premiers Capétiens, Hugues Capet et Robert, les rois de Danemark et d'Angleterre, spécialement Canut le Grand, de même que les empereurs allemands Henri II et Conrad. Une princesse poitevine épousait Henri III le Noir et fut la mère de l'empereur Henri IV. Guillaume le Grand ceignit même quelque temps (1024-25) la couronne des rois d'Italie. Son prestige reposait non seulement sur sa personnalité vigoureuse et sur l'étendue de ses Etats, mais encore sur leur développement économique et sur la brillante civilisation qui s'y épanouissait depuis le milieu du xe siècle et qui devait atteindre son apogée au xiie.

En regard de cet Etat aquitain équivalent au quart de la France actuelle, peuplé, riche, civilisé, où vivait une féodalité belliqueuse, les Etats chrétiens d'Espagne morcelés, divisés entre eux, pauvres, aux prises avec une vie incertaine et dure, ne représentent avant le xie siècle que des organismes politiques débiles dont l'avenir était incertain. Le premier qui s'éleva au-dessus des autres, la Navarre, au temps de Sanche le Grand (1000-1035), et qui étendit son autorité sur le Haut-Aragon, le Ribagorza, l'Alava, le Guipuzcoa, la Rioja, la Castille, devenu ainsi le plus puissant de l'Espagne chrétienne, s'ouvrit l'accès de l'Atlantique. Poussant ses conquêtes au delà des Pyrénées, il se fit céder par le duc de Gascogne les hautes vallées de la Nive ou Basse-Navarre, qui commandait l'accès de la grande route militaire de France en Espagne, celle du col d'Ibañeta, appelé plus tard col de Roncevaux. Sanche prit dès lors le titre d'Empereur (*Imperator Hispaniae*), qu'il fit reconnaître par les autres princes chrétiens espagnols, et qu'il disputa aux rois de Léon-Galice.

employé ses talents qu'à empêcher les progrès de la conquête aragonaise. Depuis 1092, ses victoires à Valence n'ont profité que d'une façon très indirecte à l'avance des Aragonais et Navarrais. Bien mieux, c'est Pierre Ier qui, en mai 1097, vint à l'aide du célèbre héros qu'il seconda au siège de Montornès, vers Castellon de la Pluna, au nord de Valence (1). Quant à Alfonse VI, à la même époque, il ne songeait qu'à secourir son allié, le roi musulman de Saragosse, Mostain, auquel il envoyait jusqu'à Gormaz une grande armée (mai 1097), qu'il dut ramener en hâte sur le Tage, devant la nouvelle invasion des Almoravides. Pierre Ier eut la générosité d'oublier cette trahison, en secourant l'Empereur dont la défaite à Cuenca, suivie de celle d'un corps de troupes du Cid à Alcira (automne 1097), fait un contraste significatif avec les succès du roi d'Aragon (2). Le Cid, victorieux à Almenara et à Murviedro (1098), parvenait, il est vrai, à refouler les Almoravides devant Valence, mais il mourait à 56 ans, le 10 juillet 1099, et Chimène, malgré l'aide de son gendre, le comte de Barcelone, sur l'ordre d'Alfonse VI, était forcée d'évacuer la place devant un nouvel assaut des Almoravides, le 4 mai 1102. Pierre Ier venait alors de conquérir Barbastro, il avait songé même à prendre la croix pour se rendre à Jérusalem (3). La nouvelle de la mort du Cid était auparavant parvenue en Poitou, où le chroniqueur de Saint-Maixent la note en ces termes : « En Espagne, à Valence, mourut le comte Rodrigue, d'où les chrétiens eurent très grand deuil et les païens nos ennemis grande joie (4). » Cet écho significatif des croisades d'Espagne, parvenu jusqu'en Aquitaine, n'a pas lieu d'étonner. Agnès de Poitiers, reine d'Aragon, avait sans doute signalé les faits et gestes de son glorieux époux, dont elle eut deux enfants : Pierre (5) et Isabelle, et peut-être un troisième, Sanche, morts tous prématurément avant

(1) Pidal, II, 571.
(2) Pidal, II, 616, 620.
(3) Pidal, II, 618.
(4) « *In Hispania apud Valentiam Rodoricus comes defunctus est, de quo maximus luctus christianis fuit et guirdium inimicis paganus* », *Ch. Saint-Maixent*, p. 410.
(5) Pierre infant est cité dans une charte de 1101 comme défunt, Villanueva, XV, n° 78.

1104 (1). Les premiers seraient décédés le même jour (2). L'union conjugale fut-elle maintenue jusqu'à la fin, c'est ce qu'il est permis de croire. Agnès de Poitiers est qualifiée du nom de veuve (*relicta*) du roi d'Aragon par Orderic Vital, qui raconte qu'après le décès de ce roi, en 1104, elle se retira en Poitou et épousa ensuite en 1109 en secondes noces Hélie, comte du Maine (3).

La première union d'Agnès de Poitiers, assombrie par la perte de ses enfants, avait du moins été accompagnée de cette coopération des Gascons, sujets de Guilhem le Troubadour, avec les Aragonais et les Navarrais, dont les échos sont fidèlement transmis par la *Chronique de Saint-Maixent*. Celle-ci ne manque pas de noter les événements qui marquent les étapes de la conquête aragonaise, la prise d'Huesca et la consécration de sa mosquée par l'archevêque de Bordeaux, la conquête de Bolea et celle de Barbastro (1101) aussi bien que l'intervention et la défaite des Castillans en 1097 et que les victoires et la mort du Cid (4). De pareilles précisions ne s'expliquent que par l'intimité des relations entre les cours d'Huesca et de Poitiers. Elles sont en effet ignorées de toutes les autres chroniques de France. Il convient aussi de remarquer que le projet de Pierre Ier, au sujet de sa participation à la croisade d'Orient, coïncide avec l'expédition organisée par son beau-frère Guillaume le Troubadour. Ce dernier, dont la puissance venait encore de s'accroître (1097) par la conquête du comté de Toulouse, héritage de sa femme, Philippie, prenait la croix à Limoges et réunissait à Poitiers, en mars 1101, la foule de ses barons et chevaliers gascons et aquitains en vue de l'expédition qu'il mena en effet en 1102, avec les comtes de Blois, de Bourgogne et le margrave d'Autriche en Asie-Mineure et en Syrie (5). Il est probable que le pape Pascal II, qui prêchait alors aussi la Croisade contre les musulmans espagnols, décida

(1) Yepes cite les épitaphes des 2 premiers ensevelis à San Juan de la Peña.
(2) Oihenart, p. 322. Zurita, I, f° 33.
(3) Orderic Vital, *Hist. eccles.*, éd. Le Prévost et Delisle, IX, 103. Le Prévost confond d'ailleurs Agnès d'Aragon avec Agnès de Castille et traduit *relicta* par le mot divorcée ; *relicta* dans le latin médiéval se traduit par le mot *veuve*.
(4) *Chronique de Saint-Maixent*, 409, 411.
(5) *Chronique Saint-Maixent*, 110.

Pierre Ier à rester en Aragon (1). Les croisés d'Espagne eurent pour se distinguer une croix blanche comme insigne. Avec eux, Pierre parvint aux portes de Saragosse (1101), à Uncastillo et à Tamarite (1099-1104) (2). Les chroniques et les chartes sont muettes sur la fin de ce glorieux règne qu'attrista la mort des enfants d'Agnès suivie par celle du conquérant d'Huesca (septembre 1104). La *Chronique de Saint-Maixent* ne manque pas, seule parmi les Annales de France, de mentionner cet événement qui intéressait la famille des ducs d'Aquitaine (3).

La période décisive de l'alliance de l'Aquitaine et de l'Aragon-Navarre (1104-1120).

Bientôt après s'ouvre une période décisive entre toutes pour l'avenir des royaumes chrétiens de l'Espagne du Nord. En près de 30 ans, s'effondre la domination musulmane sur l'Ebre, et l'Aragon, avec son annexe la Navarre, prend place parmi les plus puissants Etats de la chrétienté. Un roi belliqueux, Alfonse le Batailleur, d'une bravoure prodigieuse, poussée jusqu'à la témérité et qu'un chroniqueur français, Hermann de Laon, appelle un nouveau Charlemagne, remplit l'Occident du bruit de ses exploits. En épousant sa cousine, Urraca, fille d'Alfonse VI, héritière de l'Empire castillan, il fut bien près de réaliser l'unité ibérique, mais le caractère fantasque de sa femme, le particularisme de ses nouveaux sujets joint à son absence de sens politique, en empêchèrent l'établissement. Alfonse le Batailleur avait toute la piété fervente et l'ardeur d'un roi soldat et d'un croisé, mais non les dons d'un administrateur et d'un diplomate. Son œuvre fut celle d'un conquérant. Son caractère de roi chevalier devait lui valoir, autant que son intarissable générosité, le concours enthousiaste de la chevalerie d'Aquitaine, de Gascogne et de Normandie. Le comte de Poitiers, Guillaume le Troubadour, son parent par alliance, lui procura l'appui des Aquitains et des

(1) Moret, An. de Navarre, livre XVI, ch. III, n° 18. bulle de Pascal.
(2) Pidal, I, 440, note 1, d'après les arch. de Saint-Juan *de la Peña*, Zurita, f° 34.
(3) *Annales Compostellani*, 321-22. *Chronicon Rotenses* dans Villanueva, XI, 223. *Chr. d'Alao, Esp. Sagr.*, XXIX, 224. *Chron. de Saint-Maixent*, 411.

Gascons et Rotrou le Grand, comte du Perche, son cousin et le plus illustre représentant de la maison de Roucy, à laquelle appartenait la mère d'Alfonse, lui amena les Normands et les Français. Ainsi commença cette épopée qui tient de la merveille et qui devait amener jusqu'à l'Andalousie le roi d'Aragon et ses alliés de France. C'est l'un des plus beaux chapitres et le plus méconnu des Croisades françaises, auquel l'Aquitaine et la Gascogne furent intimement mêlées. Les principaux rôles y furent tenus par l'un des plus puissants vassaux du duc d'Aquitaine, Gaston IV de Béarn, revenu en 1100 d'Orient accompagné de la plupart des barons de la Gascogne, et par les Normands de Rotrou de Perche, cousin du nouveau roi d'Aragon, Alfonse le Batailleur. Le duc d'Aquitaine, Guilhem le Troubadour, de retour de la Croisade d'Orient à la fin de 1102, est venu aussitôt parcourir la Gascogne en compagnie du comte d'Armagnac, des vicomtes de Fezensac et de Lomagne (1), mais occupé à combattre le comte d'Anjou, Foulques le Jeune (1104-1112), en lutte avec quelques-uns de ses barons poitevins, en relations assez froides avec le roi, Louis le Gros, et surtout préoccupé par le rétablissement de sa domination sur le comté de Toulouse, il ne put prendre aucune part personnelle aux expéditions d'Espagne avant 1120. Il se borna à surveiller les événements, conférant en 1108 à Bordeaux avec le principal conseiller du roi d'Aragon, Pierre d'Andouque, évêque de Pampelune (2), qu'il devait retrouver en octobre 1114 (3). Mais il paraît avoir facilité l'enrôlement de ses vassaux de Gascogne qui prirent une part prépondérante aux événements.

Une lutte décisive est en effet engagée contre les musulmans de 1104 à 1120 sous l'impulsion de la Papauté. Après la mort de Pierre Ier, la situation s'était aggravée dans toute l'Espagne, à la suite d'une nouvelle et formidable attaque générale organisée par les fanatiques Almoravides pendant les dernières années du grand conquérant Yousouf ben Texufin (1092-1106), auquel

(1) Chr. de 1102, *Arch. his. Gironde*, V, 129.
(2) *Cart. de Conques*, éd. Desjardins, p. 348.
(3) Vaissète, V, 817, n. éd.

succédait un calife, Ali, instrument docile des fauteurs de la guerre sainte et servi par les anciens généraux expérimentés de Yousouf (1). D'abord, l'Espagne orientale était tombée entre leurs mains quand le Cid avait disparu (1099). Le roi de Castille Alfonse VI avait subi une série de défaites à Consugra (1097) (2), Magallon et Uclès (1108), à l'est de Tolède ; la dernière avait été un désastre comparable à celui de Sagrajas ; le fils unique du roi de Castille y avait disparu (30 mai 1108) avec 23.000 hommes. Ali avait repris Guadalajara ainsi que Madrid et menaçait Tolède. Alfonse VI était mort au comble de l'infortune (30 juin 1109). Les musulmans avaient reconquis Badajoz, Lisbonne, Evora, Santarem (1109-1111) (3) ; ils avaient assiégé Coïmbre, repris la ligne du Tage. A l'est, maîtres des Baléares et de Valence, ils s'avançaient en un flot irrésistible sur l'Ebre, menaçant le comté de Barcelone et le jeune royaume d'Aragon. Ils envahirent la Catalogne, poussèrent jusqu'aux portes de Barcelone et on craignit un moment de les voir réapparaître aux portes des Pyrénées orientales (été 1114). L'Empire almoravide s'étendait du Soudan à la côte d'Algérie et du Maroc, et d'Algésiras à Tortose et au Tage ; le nom du sultan almoravide était invoqué dans 2.300 mosquées (4). Depuis le temps d'Almanzor, l'Espagne chrétienne n'avait jamais été en aussi grand péril. Aussi les papes Pascal II (1099-janvier 1118), Gélase II (1118-19) et Calixte II (1113-24) ne cessèrent-ils avec une ardeur enflammée de proclamer pour la chrétienté occidentale la nécessité de mener vigoureusement la croisade contre les musulmans d'Espagne, aussi dangereux pour elle que ceux d'Orient (5).

Les Etats chrétiens de l'Ebre, rempart de la chrétienté sur les Pyrénées, se trouvèrent, dans cette période, gravement menacés par la vague almoravide. Le dernier royaume musulman indigène, celui des Beni-Houd de Saragosse, jusque-là flottant entre la vassalité des chrétiens et la menace des envahisseurs almoravides, se trouvait atteint au sud par la croissante influence des fanatiques venus de Maghreb, au moment même où il était accueilli vers le nord par le nouveau roi d'Aragon, Alfonse le Batailleur. Celui-ci paraissait sur le point d'unir contre le péril almoravide les forces castillanes, navarraises et aragonaises par son mariage avec l'unique héritière d'Alphonse VI (1109). Le Batailleur avait fait ses premières armes contre les Musulmans sous les ordres du Cid à Valence, à côté de son frère, ainsi qu'à la bataille d'Alcoraz. Les intrigues de sa femme et des seigneurs Castillans devaient pendant 15 ans compliquer sa tâche, de même que l'hostilité de ses voisins chrétiens du Languedoc et de la Catalogne. Mais il put en revanche profiter de l'appui déterminé de la chevalerie de Gascogne, qui, avec l'adhésion du duc d'Aquitaine, se rangea unanimement sous ses drapeaux, à côté des Normands.

(1) Dozy, IV, 248-264.
(2) Pidal, II, 513.
(3) Codera, 8, 9, 11.
(4) *Roud el Karta*, 223-28. Dozy, 178, 228, Codera, 231.
(5) Boissonnade, *Du Nouveau*, etc., p. 40-42.

Une lutte sans merci s'engage alors, dont il suffit de retracer à grands traits les événements les plus importants (1). Tandis qu'à l'est les Catalans, en 1106, avec l'appui des troupes castillanes, ont conquis Balaguer, sur le Sègre, exploit dont on retrouve l'écho dans la *Chanson de Roland*, les Aragonais et les Navarrais, avec l'aide des Gascons, dégageaient le sud de la Navarre où Al Mostain avait pris Olite et mis à sac toute la belle campagne navarraise du sud. Le 24 janvier 1110, l'armée croisée lui infligeait une sanglante défaite à Valtierra, où Al Mostain trouva la mort et abandonna un riche butin, dont l'évêque français de Porto reçut sa part, une table d'argent massif (2). Non seulement la frontière navarraise se trouvait dégagée, mais encore à la prise de Valtierra, l'une des positions importantes voisines de Tudela, s'ajoutait celle d'Ejea de los Caballeros, celle-ci sur les rives de l'Arba, au nord-est sur l'une des routes de Saragosse à Pampelune. Ce dernier exploit était dû en particulier aux Gascons et aux Croisés du Médoc : l'abbaye de la Sauve obtint à cette occasion une donation du vainqueur, qui organisa en même temps

(1) Cette lutte détaillée a été exposée dans notre ouvrage précédent *Du Nouveau*, etc., p. 42, 53, dont nous rectifions ici certains détails.
(2) Boissonnade, *op. cit.*, p. 44.

la célèbre milice des montagnards garde-frontières, célèbre sous le nom d'Almugavares. La même année, une pointe audacieuse amenait les chrétiens à Morella sur la lisière du royaume de Valence. Mais les musulmans de Saragosse et de Lérida affolés se décidaient à se jeter entre les bras des Almoravides. Jusque-là les Beni Houd s'étaient bornés à reconnaître la suzeraineté nominale des Almoravides de Valence, en leur payant tribut et leur faisant force protestations de zèle islamique. Mais la défaite de Valtierra provoqua en faveur des Almoravides une explosion de fanatisme musulman ; le fils du vaincu, Abd el Melik, s'enfuit à Rueda, où il devait se maintenir avec l'appui des Castillans, mais le reste des royaumes de Saragosse et de Lérida tomba aux mains des Africains. Le nouveau vali de Saragosse, Mohamed ben Allach, qui était aussi vali de Valence, lança ses hordes de Soudanais à l'assaut des Etats chrétiens ; il menaça Huesca et Barcelone Il périt au retour d'une expédition contre cette dernière (1116). Il fut remplacé par l'énergique Aboubekr, parent des sultans almoravides, qui gouverna l'Espagne orientale depuis Valence jusqu'à Tortose, Fraga et Saragosse. Les chrétiens livrèrent, en ce suprême assaut de 9 ans, une série de batailles décisives où se règla la destinée de l'Islam et de la Croix. Dans l'Espagne du nord, non seulement ils dégagent Barcelone et Huesca, mais encore ils commencent dès 1114 l'investissement méthodique de Saragosse, centre de la résistance musulmane. Les Croisés de Gascogne et de Normandie figurent au premier rang dans cette lutte épique. En août 1114, Rotrou de Perche enlève, par un hardi coup de main, Tudela, le boulevard avancé de Saragosse vers l'ouest sur l'Ebre. « Les Francs, disent les chroniques musulmanes, affluaient à la croisade comme une nuée de fourmis, de guêpes et de sauterelles. » Le vice-roi almoravide d'Espagne, Temin, bien que secondé par un nouveau vali de Saragosse, Mazdali, et par les autres valis d'Espagne orientale et d'Almeria, ne put empêcher la chute des places qui couvraient Saragosse au nord de l'Ebre, de l'Arba au Gallego et au Cinca, ni la prise de la première enceinte de la capitale des Beni Houd. Le 8 décembre 1118, une furieuse bataille, celle de l'Husrva, engagée par Temin avec l'aide des valis d'Espagne orientale, de Grenade, et

même d'un contingent venu du Maroc, aboutit à la défaite des Almoravides, que célébra la *Chronique de Saint-Maixent* (8 décembre 1118) (1). Les Croisés entrèrent à Saragosse le mercredi 18 décembre. A cet événement capital les Croisés gascons et normands avaient pris une telle part, qu'Alfonse attribua une partie de la ville à Gaston de Béarn et à Rotrou de Perche, de même qu'il combla de dons les églises et les évêques de la Gascogne qui l'avaient aidé (2).

L'offensive des croisés mettait ensuite le roi d'Aragon en possession des places de la plaine dans un rayon de 45 kilomètres autour de Saragosse au sud, et même lui permettait, par l'occupation du diocèse de Tarazona, d'accéder à la frontière naturelle du massif de Moncayo, limite du pays aragonais du côté de la Castille (1119). L'effort des Gascons et des Normands avait contribué à ce nouveau succès. Mais le calife almoravide Ali se préparait à la riposte.

Il réunit à Cordoue et à Valence une immense armée d'Almoravides et de Berbères qu'il mit sous les ordres de son frère Ibrahim qu'accompagnaient six ou sept valis (appelés rois par les chroniques latines), tels que celui d'Almeria. Le danger parut si redoutable qu'une nouvelle croisade fut prêchée par les papes Gélase II et Calixte II, et que le duc d'Aquitaine lui-même se décida à intervenir. Il réunit à Bordeaux, pendant l'hiver de 1119-1120, jusqu'à 600 chevaliers, toute l'élite de ses vassaux aquitains : Hélie Taleyrand de Périgord, Raimond de Turenne, Bardon de Cognac, Aimar d'Archiac, Geoffroi de Rochefort, Guillaume de Gensac, Etienne de Caumont, auxquels se joignirent les principaux vassaux de Gascogne : Robert, vicomte de Tartas, Amanieu d'Albret, Pierre de Mugron, Llobet, vicomte de Maremne, Guillaume d'Heugas, évêque de Dax, Bertrand, vicomte de Bayonne, Garcia Sanchez de Labourd, les vicomtes de Soule et d'Arboucave. Ils retrouvèrent, au delà des Pyrénées, les Normands de Rotrou de Perche, les Gascons de Gaston de Béarn, de Centulle de Bigorre, d'Arnaud de Lavedan. L'armée croisée remontant la vallée de l'Huerva et du Jiloca au sud dans

(1) *Chronique de Saint-Maixent*, 421. Boissonnade, *op. cit.*, 47-49.
(2) *Ibid*, p. 60-68.

la direction de Daroca (à 75 kilomètres) sur la route de Valence, se heurta, à 16 kilomètres de Darova, aux hordes almoravides fort dégénérées alors de leur vieille discipline. Guillaume de Poitiers et Alphonse le Batailleur y remportèrent cette victoire de Cutanda (18 juin 1120) qui s'inscrit en lettres d'or à côté de celles du Cid à Valence et des croisés de 1212 à las Navas de Tolosa parmi les événements décisifs de la reconquête. La chronique officielle des comtes de Poitiers, rédigée à Saint-Maixent, semble transcrire le bulletin de triomphe du duc d'Aquitaine, quand elle énumère les 15 à 20.000 musulmans tués, le troupeau prodigieux des prisonniers, l'immense butin parmi lequel figurent 2.000 chameaux et une foule de bêtes de charge (1). Ce fut pour la puissance almoravide un coup mortel analogue à celui de la bataille de Poitiers (732). Elle permit de porter l'état aragonais jusqu'aux plateaux de Soria (vers la Castille) et de Terruel (vers Monréal à 114 kilomètres de Saragosse), près de la lisière montueuse du royaume de Valence. Alfonse, dans une charte, faisait sonner bien haut son titre de roi depuis Barbastro jusqu'aux monts d'Oca et à Monréal, souverain de la Navarre et de l'Aragon, de Carrion et de Burgos (en Castille), de Najera (en Riojà), de Tudela, de Saragosse et de Calatayud (2). En moins d'un siècle, le petit royaume obscur pyrénéen, par l'action combinée des Aragonais, des Navarrais, des Gascons, des Aquitains et des Normands leurs auxiliaires, était devenu un grand Etat. L'alliance des ducs d'Aquitaine et de Gascogne avec la dynastie des descendants de Ramire avait été féconde en résultats. Elle avait aidé les montagnards navarrais et aragonais dans ce premier acte de la *reconquista*.

L'Aragon, agrandi de la Navarre en 1076, puis des royaumes d'Huesca (1096) et de Saragosse (1097-1121), avait septuplé en superficie. Il s'étendait sur la majeure part du bassin de l'Ebre, sur près de 80.000 kilomètres et semblait sur le point d'exercer la suprématie dans l'Espagne chrétienne. Des liens étroits l'unissaient en effet au comté de Barcelone. Alfonse le Batailleur

(1) *Chron. de Saint-Maixent*, p. 428. Boissonnade, *op. cit.*, 50-51.
(2) *Esp. Sagr.*, XLIX, n° 26, 316 (charte 1130).

disputait la possession des Castilles, de Léon, des Asturies, de la Galice et du nord du Portugal à sa femme Urraca et au fils du premier mariage de cette dernière, Alfonse VII (1119-1127). Un parti puissant l'y soutenait contre Urraca et contre l'amant de celle-ci, appuyé par une fraction de l'aristocratie castillane et galicienne. Enfin l'ambitieux roi d'Aragon tournait ses regards sur le versant français des Pyrénées ; il aspirait à se saisir de la Gascogne pyrénéenne. L'alliance séculaire des ducs d'Aquitaine et des rois d'Aragon touchait à sa fin au lendemain même de la victoire éclatante qui en avait été le couronnement. Deux grands Etats, hier unis, allaient se trouver en lutte ; des intérêts politiques contradictoires les mirent en opposition, par suite de leur croissance même.

La Dernière Période des Relations de l'Aquitaine avec l'Aragon (1121-1137).

Au Moyen Age, en effet, les Pyrénées ne sont pas une barrière entre la France et l'Espagne. Les rapports continuels des populations pastorales sur les deux versants, les relations créées par les alliances ou les mutations féodales, le jeu mouvant des ambitions des vassaux des princes, amenèrent les chefs des petits Etats gascons à chercher leurs protecteurs, tantôt vers la dynastie poitevine d'Aquitaine, tantôt vers celles d'Aragon et de Castille. De là au cours des trois siècles qui suivent la victoire de Cutanda l'incessante mobilité de la politique des maisons féodales de Gascogne. Elles tendent à se rendre quasi indépendantes, en opposant les uns aux autres les grands Etats français et espagnols qui les avoisinent. Guillaume le Troubadour en fit le premier l'expérience, que d'autres après lui, les Plantagenets et les Capétiens, devaient faire à leur tour.

L'Aquitaine et l'Aragon se heurtèrent, en effet, presque aussitôt au lendemain de Cutanda. Des rivalités graves séparèrent les alliés de la veille. Guilhem le Troubadour, en effet, s'immisçait dans les affaires de Castille, où il semblait prendre parti, peut-être à la suggestion de son parent Gui de Bourgogne, devenu pape sous le nom de Calixte II, en faveur d'Urraca et du

fils de celle-ci, Alfonse, proclamé roi et empereur par sa mère en 1117 (1).

L'ambitieux Diego Gelmirez, évêque de Compostelle, négociait avec le puissant duc d'Aquitaine. En 1119, un envoyé secret traversait non sans péril les Pyrénées et arrivait à Morlaas porteur des suggestions de l'évêque. L'*Historia Compostellana*, écrite à Santiago (2) par un moine français, et les chartes espagnoles nous renseignent seules sur ces tractations et sur cette immixtion du duc d'Aquitaine dans le conflit entre Alfonse le Batailleur et ses adversaires Urraca et Alfonse VII. Aucun historien soit français soit espagnol ne les a signalées. Deux mois après Cutanda, une charte révèle le voyage de Guilhem VII en Castille, où le pape Calixte II venait de proclamer la légitimité du pouvoir d'Alphonse VII. Le neveu du pape, Guilhem (3), souscrit, en effet, en compagnie du jeune roi et d'Urraca, des prélats et barons de Castille et de Léon une donation qui semble avoir été faite à Léon ou à Santiago (août 1120). Peu après en 1121, une lettre du duc d'Aquitaine est adressée à l'archevêque de Compostelle, Gelmirez ; il l'assure de son dévouement et lui signale la versatilité de la reine Urraca, qu'il n'a osé contrarier en se rendant auprès de l'évêque avant son départ. Il y remarque aussi qu'il a été obligé de se garder des soupçons du roi d'Aragon. Il l'engage à défendre la cause du jeune roi de Castille, et à s'entendre à ce sujet avec la reine et les grands de Galice. Si l'entente ne peut s'établir, il s'offre à accueillir en Aquitaine Alphonse VII, qui pourra se rendre en France par la voie de mer et dont il servira de son mieux la cause (4). Henri, abbé de Saint-Jean d'Angély, neveu d'Audéarde, mère du duc Guilhem, fut envoyé en Espagne pour réconcilier Gelmirez et Urraca. Il y réussit à l'avantage du jeune roi. En 1126, à la mort d'Urraca, il fallut bien que le roi d'Aragon se décidât à abandonner ses prétentions.

(1) *B. Ac. hist.*, VIII, 48, diplôme, 22 janvier 1117-1118.
(2) *Historia Compostellana*, dans *Esp. Sag.*, t. XXI, XXIII, liv. II, 278.
(3) *Chart. Cluni*, éd. Bruel, IV, n° 3.947.
(4) *Historia Compostellana*, II, ch. xxxiv, p. 319 (lettre *in extenso*).

En même temps, le duc d'Aquitaine nouait une alliance avec le comte de Barcelone, Berenguer III le Grand, dont la fille Bérengère épousait peu après le roi de Castille. Le comte était devenu l'allié du duc d'Aquitaine, contre ses adversaires Alfonse Jourdain, fils de Raimond de Saint-Gilles, et Bernard Aton, comte de Carcassonne. Guillaume le Troubadour, maître du comté de Toulouse, s'y maintenait, en effet, péniblement, jusqu'en 1120. La révolte des Toulousains contre la garnison poitevine porta au plus haut point le conflit. Raimond Bérenguer et son frère utérin Aimeri de Narbonne s'étaient rangés du côté du comte de Poitiers (1112-1124), tandis qu'Alphonse Jourdain, qui venait d'aider Bernard Aton à reprendre Carcassonne révoltée (août 1120), trouvait appui auprès du roi d'Aragon qui l'accueillait auprès de lui et recevait l'hommage du comté de Toulouse (1). Il semble que, grisé par la fortune, Alfonse le Batailleur ait alors conçu le projet de créer aux dépens de son allié de la veille un vaste Etat pyrénéen qui eût englobé les deux versants des monts depuis les Corbières jusqu'à la mer. Déjà, il avait rallié à sa cause Gaston de Béarn. Celui-ci était devenu le premier baron d'Aragon par son mariage avec Talèse, cousine du roi, et par ses acquisitions sur le versant aragonais, au val de Teña, sur le Gallégo, en face du val d'Aspe, à Unocastillo et à Saragosse, dans la plaine de l'Ebre. En 1122, Alfonse était reçu à Morlaas, alors capitale (2) du Béarn, et il y ralliait à sa cause le frère utérin de Gaston, Centulle V de Bigorre et de Lourdes, et sa femme Mabella. Il lui concédait le val d'Aran avec 32 villages aux sources de la Garonne, ce qui s'ajoutait à la possession antérieure du val de Broto (3) (sur un affluent du Cinca), ainsi que de la ville et du château de Rueda sur le Jalon, de la moitié de Tarazona auprès de Tudela. Il y joignait la promesse de Sainte-Marie d'Albarracin vers la frontière du royaume de Valence, outre une rente annuelle de 2.000 sous et la solde de 200 hommes

(1) *Chronique Saint-Maixent*, 428-613. Vaissète, III, 641 ; IV, note 7, n° 393.
(2) *Cart. Sainte-Foy de Morlaas*, éd. Cadier, II, n° IV.
(3) Zurita, *Anales*, f° 46; Marca, 417; Davezac-Macuya, 111; Boissonnade, *op. cit.*, 60.

d'armes sous condition que Centulle se déclarât son vassal (mai 1122). Les comtes de Comminges, le vicomte du Lavedan, qu'il maria avec la comtesse Pallas, et le vicomte de Marsan, les vicomtes de Miramont, de Gabarret, de Dax, suivaient le mouvement de même que le comte de Foix. Guilhem VI ne paraît avoir trouvé de fidèles que les vicomtes de Soule et de Bayonne; il venait à son retour d'Espagne d'accorder des privilèges pour repeupler le chef-lieu du Labourd (1). Il restait ainsi le maître de la côte et de la route militaire de Saint-Jean à Roncevaux, et pouvait tenir tête à son adversaire.

La guerre était déclarée entre eux dès 1123, si l'on en croit la *Chronique de Saint-Maixent* (2). Mais elle fut ajournée par les embarras du duc d'Aquitaine et par la nouvelle et aventureuse croisade dirigée par Alfonse le Batailleur contre les Maures. Guillaume, en désaccord avec l'évêque de Clermont pour l'Auvergne, en froid avec le roi Louis VI le Gros, en lutte avec les Toulousains qui chassèrent leur garnison poitevine précisément au cours de 1123 (3), abandonné par le comte de Barcelone qui fit sa paix avec le comte de Toulouse en 1125, en lutte avec les seigneurs de Parthenay (1122), le comte d'Angoulême, Vulgrin, et le sire de Rancon en Saintonge, Aimeri (1122-1124) (4), mourut à 54 ans, le 10 février 1126, peu après l'occupation de Blaye, forteresse des comtes d'Angoulême.

De son côté le roi d'Aragon se trouvait encore aux prises avec ses adversaires Urraca et Alfonse VII en Castille. Chevalier impétueux et téméraire, il s'engageait en même temps à fond dans une entreprise aventureuse (5), méditée dès 1123, avec le concours de la chevalerie gasconne et normande qui le suivit avec enthousiasme, avide de promesses et de gains. Gaston de Béarn, Centulle de Bigorre, Arnaud de Lavedan,

(1) Balasque et Dulaurens, I, 413. Monlezuin, VI, 94. Giry, *Lit. Rouen*, I, 413.
(2) *Chronique Saint-Maixent*, p. 430.
(3) Vaissète, III, 634; IV, 220; V. n° 906, 935. Suger, *Vie de Louis VI*, p. 104, 106, éd. Leroy.
(4) *Chronique Saint-Maixent*, 491. Besly, 432.
(5) *Ordéric Vital*, IV, 248; V, 12 Boissonnade, p. 64.

devenu comte de Pallas, Rotrou de Perche et les barons de Basse-Normandie, venus des pays de Laigle, d'Argentan, de Séez, d'Avranchin, figuraient dans cette brillante et folle expédition, semblable à l'épopée de Terre sainte. Profitant de l'affaiblissement des Almoravides, amené par les attaques de leurs rivaux les fanatiques Almohades du Maroc, par le déclin de la puissance militaire du successeur de Yousouf Ali, et enfin par le soulèvement des chrétiens (Mozarabes) soumis aux mauvais traitements des vainqueurs dans l'Espagne orientale et méridionale, le Batailleur partit de Castille, où il se trouvait, et se rendit avec Gaston de Béarn (mai 1125) à Saragosse. Il y concentra à l'automne de 1125 (1er septembre) son armée formée de 4.000 chevaliers, auxquels se joignirent bientôt 50.000 soldats et les Mozarabes révoltés. Il franchit les monts, enleva Peñacadiel, sur la côte valencienne, mit à feu et à sang pendant trois mois les vegas de Valence, de Denia et de Murcie, puis, pénétrant en Andalousie, parcourut en vainqueur les campagnes de Guadix (décembre 1125) et tenta sur Grenade un coup de main infructueux (8 janvier 1126). Pour la première fois, trois siècles avant les Rois Catholiques, on vit la croix sous les murs de la célèbre cité musulmane. De là l'envahisseur, refoulant devant lui les Almoravides, se dirigeait sur Cordoue par Luque, Baeza, Ecija, Cabra et remportait sur les Musulmans, près de Luccena, à Arinsol (9 mars 1126), une brillante victoire. Mais les combats et les épidémies affaiblirent ses troupes qui ne purent enlever Cordoue. Il traverse alors hardiment la chaîne des Alpujarras et pousse jusqu'à la Méditerranée à Velez Malaga, où il voulut monter sur un petit navire pour montrer que pour la première fois un roi d'Aragon était parvenu aux bords de la grande mer. De là, passant par Almaden, il apparaissait devant Grenade, en ravageait la *vega*, se battait avec la cavalerie arabe, puis franchissait la Sierra Nevada, regagnait l'Aragon par Guadix, Murcie et Jativa en octobre, après une campagne de 15 mois (décembre 1126) (1), dont les difficultés et les exploits merveilleux égalent ou dépassent les expéditions les plus vantées

(1) Dozy, *Rech.*, I, 343, 363; Codera, I, 3, et sq.; Zurita, f° 47.

de l'Antiquité. Mais cette expédition de paladin n'était pas l'acte d'un politique. Alfonse savait se battre en héros, il était incapable d'une action méthodique et mûrie. Il n'avait pas su profiter de la révolte mozarabe, la discipliner, l'armer, asseoir solidement ses conquêtes ou les limiter aux points stratégiques essentiels. Il avait dispersé son effort, au lieu de le concentrer en frappant un coup décisif soit à Valence, soit à Grenade, soit à Cordoue. Le calife Ali, destituant le gouverneur d'Espagne, Temin, prit des mesures énergiques (1126), noya dans le sang la rébellion des Mozarabes, déporta au Maroc une partie de la population chrétienne de l'Andalousie. Le reste, misérable troupeau, fuyant à la suite de l'armée chrétienne, dut chercher un refuge dans les régions aragonaises où on l'établit. Le Batailleur, dès son retour, s'aperçut que pendant son absence, les Maures s'étaient renforcés dans les royaumes de Lérida, Tortose et Valence, où ils avaient infligé aux Catalans la sanglante défaite de Corbins et s'avançaient au sud de l'Ebre, vers Molina (1). Le Batailleur se hâta donc de nouer à Calasanz une alliance contre les Musulmans avec le comte de Barcelone et d'abandonner la Castille à Alphonse VII (1127).

Toutefois, aussi brouillon que brave, le roi d'Aragon se croyait de taille à poursuivre de front deux entreprises parallèles ; la conquête de la Gascogne pyrénéenne et la guerre contre les Maures des Etats de Lérida et de Tortose. Laissant de côté les seconds, pour quelque temps, ce qui montre le caractère incohérent de ses entreprises, il se tournait de nouveau vers son premier objectif et reprenait le plan esquissé en 1122 à l'entrevue de Morlaas. Le successeur de Guilhem le Troubadour, Guilhem VII, un géant brave, cultivé, lettré et séduisant, idole des troubadours, n'avait à 27 ans ni pondération de caractère, ni volonté ferme, ni résolution.

Indécis et irrésolu, ce goinfre alourdi par ses excès de table fut le jouet de ses conseillers clercs, qui l'engagèrent imprudemment dans le schisme d'Anaclet, et la risée de ses barons de Poitou,

(1) Zurita, f° 44. *Esp. Sagr.*, XLVI, 157-199. Une charte de Roda (1126, novembre) mentionne une irruption des Maures à Alasgnar (Alquizar); Villanuova, XV, 200.

de Saintonge et d'Angoumois, qui l'engagèrent dans des luttes sans fin où sombra le prestige ducal, durement atteint, d'autre part, par une lutte malheureuse engagée contre le comte d'Anjou, l'heureux Geoffroi Plantagenet (1127-1130). De plus, Guilhem VII était en conflit avec Louis VI au sujet de l'Auvergne. Pour comble de maladresse, il prenait parti contre Innocent II (1130) et Saint-Bernard qu'il chassait de Poitiers (1131) et il encourait l'excommunication. Il se laissait enlever Blaye, clef du passage de la Gironde et de la route du Midi, par le comte d'Angoulême. La Gascogne était en pleine anarchie ; l'archevêque de Bordeaux, Gérard, et l'évêque de Bazas ayant pris parti pour Anaclet et pour Guillaume VII, l'évêque d'Agen en profitait pour incendier Bazas (1126). Le Tursan n'était pas moins troublé, l'évêque d'Aire ayant aussi secondé le parti schismatique. Guillaume s'obstina jusqu'en 1134 dans cette opposition maladroite contre le Saint-Siège et contre le vrai chef de la chrétienté, saint Bernard, auquel il finit par céder dans l'entrevue dramatique de Parthenay (printemps de 1134). C'était faire la partie belle au roi d'Aragon qui s'empressa de mettre la main sur la Soule et le Labourd, ce qui porta jusqu'à l'Adour les limites de la suzeraineté aragonaise.

Alfonse, profitant de ce que le vicomte de Labourd, Garcia Sanchez, était mort sans enfants, soutint les prétentions de Gaston IV de Béarn sur la vicomté. Le Béarnais semble avoir dissimulé ses desseins avec assez d'habileté pour que Guillaume VII, dans le seul voyage qu'on lui connaisse en Gascogne, l'ait accueilli en sa compagnie, où se trouvaient aussi Guillaume, évêque de Bayonne, et Etienne de Caumont. Gaston apposa, en effet, son sceau à une charte par laquelle le duc confirmait les privilèges accordés par son père à Saint-Jean de Sorde (1). Le vicomte de Béarn, revenu de l'expédition d'Andalousie, venait en 1127 de fonder l'abbaye de Sauvelade (2). Peu après, jetant le masque, Gaston se déclarait pour Alfonse. Profitant de la révolte du

(1) *Cart. de Sorde*, n° VI (vers 1128), la pièce ne peut être postérieure à 1131, date à laquelle Gaston était mort.
(2) Marca, 418-419.

sire de Parthenay qu'appuyait le comte d'Anjou et que le duc d'Aquitaine fut obligé d'aller combattre en toute hâte, le roi d'Aragon passait les Pyrénées et bloquait Bayonne étroitement pendant trois ans. Son armée avait son quartier général à Roquetaillade (aujourd'hui Peyrehorade) sur l'Adour. Il armait en Guipuzcoa une flotte pour intercepter les secours du côté de la mer. Le roi avait avec lui le seigneur de Najera, Alfonse Jourdian, comte de Toulouse, le comte de Bigorre, les vicomtes de Béarn, de Gabarret, de Lavedan et de Marsan, le comte de de Comminges qu'il entretenait à sa solde. C'est de son camp qu'il date une charte en 1130 (1). La ville capitula et Alfonse, en 1131, put prendre le titre de seigneur de Bayonne, régnant « jusqu'à Pallas et à Monréal » (2). On voit dans la suite parmi ses fidèles figurer les barons de la Soule, tel Arnaud de Laguinge qui tomba auprès de lui sur le champ de bataille de Fraga (3).

L'expédition de Gascogne servit de prélude à la reprise de la croisade contre les Maures, à laquelle accourut en foule la chevalerie des *Francs*, dit la *Chronique* d'Alphonse VII. Mais le Batailleur avait perdu quatre ans à sa première entreprise, si bien que les événements prirent un autre cours que celui sur lequel il comptait.

Il se vit bientôt privé, en effet, en 1131, de ses deux plus valeureux alliés : Ramon Bérenguer III le Grand, comte de Barcelone (4), et Gaston IV de Béarn. Ce dernier qui, dès 1127, annonçait lors de la fondation de l'abbaye de Sauvelade son projet de croisade contre les Maures, après avoir pris Molina en 1129 (4), périt assassiné par un musulman dans une expédition contre les Maures de Lérida et de Tortose (1131) (5); il fut enseveli à Saragosse. Sa mort priva Alphonse du plus expérimenté de ses

(1) Chartes de 1130 en faveur de Corella, 1130 ; *Moret.*, XVIII, ch viii, en faveur de la cathédrale d'Auch. *Gallia Christ.*, 1 vol., 162.

(2) Charte de 1130, *Revista dos Archivos*, XXXI, 403, *Briz Martinez*, 761. La chronique d'Alphonse VII parle sans raison d'un insuccès. *Esp. Sag.*, XXI, p. 339. Vaissète, III, 681. LV, note n° 1. Fidel Fita, *B. Arch. hist.*, XXVI.

(3) Voir ci-dessous.

(4) Zurita.

(5) Marca, liv V, ch. xxiii. Une charte de Saint-Foy de Morlaas fixe la date 1130-31. Cart., éd. Cadier, n° V, p. 11.

lieutenants. Pendant six ans les Almoravides avaient eu le temps de dompter l'Andalousie et l'Espagne orientale.

Des renforts de Lemtounas, l'élite des vieux guerriers soudanais, étaient venus de Cordoue, et l'énergique vali de Valence, Aben Gania, avait réorganisé l'armée formée de près de 1.000 cavaliers (*ginctes*) accourus de Grenade, Murcie, Lérida (1). Le bouillant roi d'Aragon, aidé de ses alliés, Gascons et Normands, avait pris Sarineña en 1133 (2), et mis aussitôt le siège devant Fraga, place forte située à 29 kilomètres sud-ouest de Lérida et qui était l'avant-poste de cette dernière ville, capitale d'un état musulman important entre le Sègre et l'Ebre. L'entreprise était hasardeuse ; le siège se prolongeait. Dans l'hiver de 1134 (février), Alphonse s'empara de Méquinenza, position de premier ordre, qui commandait la route entre Lérida et Tortose au sud-ouest, au confluent du Sègre et de l'Ebre. Mais il commit l'imprudence de négliger d'observer les mouvements de l'armée de secours qu'amenait Aben Gania. Il fut surpris et son armée succomba sous le nombre, sous les murs de Fraga, le 17 juillet 1134. Dans ce désastre périrent deux évêques, ceux de Roda-Barbastro et d'Huesca, l'abbé de Saint-Victorien, le jeune vicomte de Béarn, Centulle V, Arnaud de Laguinge, Aimeri de Narbonne et un grand nombre d'autres auxiliaires français (3). Alfonse, blessé dans le combat, expira peu après, le 7 septembre 1134, à Porcellino auprès de Saraihena (4). Son imprudence de chevalier sans peur, mais sans jugement, devait arrêter pour 14 ans l'essor de la reconquête dans le bassin de l'Ebre, et sa mort mit l'Aragon à deux doigts de sa perte. En effet, ce paladin mystique, en qui l'on trouve déjà quelques-uns des traits du héros de Cervantes, avait, au camp devant Bayonne (octobre

(1) Voir ci-dessous.

(2) Fita, ch. de 1133. *B. Arch. hist.*, XXVI, n° 9, p. 291.

(3) Récits confus d'Ibn-al-athir et des annalistes musulmans, des *Annales de Tortose, de Roda, de Tolède, de Compostelle, d'Alphonse VII, d'Ordéric Vital*. Exposés de Codera, *op. laud.*, p. 15-17 et surtout Longas et Arrizmendi. Salarrullana, *El roy moro de Fraga y las ultimas campañas y muerte del Batallador*, Saragosse, 1909.

(4) La date de cette mort longtemps controversée a été fixée par Salarrullaña, Longas et Sanz Arrizmendi. *R. Arch.*, XXI, 1919, 370.; Miret y Sans, *B. Ac. B. Lit. Barcelona*, septembre 1912, p. 540.

1131), rédigé un testament qui est l'œuvre d'un illuminé. N'ayant pas d'enfants, il s'avisa de léguer son royaume par tiers aux pauvres ou aux gardiens du Saint-Sépulcre, aux Hospitaliers et aux Templiers, outre des legs (Calahorra et Cerbère) faits à Compostelle et à l'abbaye de Leire (Estella) (1). Bien mieux, il avait renouvelé ce testament le 4 septembre 1134.

Un pareil acte était inexcusable. Ce fut le signal de l'anarchie et du démembrement du vaste Etat que les victoires des croisés Aragonais et Navarrais, aidés des Français, avaient mis 70 ans à former. Alfonse laissait un frère, dont il connaissait peut-être l'incapacité, ou dont il méprisait, en soldat, l'impéritie militaire. Ce frère, Ramire le Moine, le troisième des fils de Sanche Ramirez et de Félicie de Roucy, avait été confié par son père à l'abbaye languedocienne de Saint-Pons, au diocèse de Béziers (3 mars 1093), et élevé par l'abbé Frotard, familier et conseiller de Sanche (2). Ramire avait grandi ainsi au milieu des pieux exercices de la vie monastique, jusqu'au moment où le Batailleur, son frère, l'en avait tiré pour lui conférer les dignités d'abbé de Salagun (1112), la première abbaye de Castille, puis d'évêque élu de Burgos (1114) et de Pampelune, et enfin de Roda et de Barbastro (3). Il avait près de 40 ans quand la mort inopinée d'Alfonse fit de ce clerc pusillanime, timoré, ignorant des réalités du gouvernement, le roi d'un des premiers Etats d'Occident. Rarement dans l'histoire d'Espagne, vit-on semblable tragi-comédie, pareille abdication de la prérogative royale. Le hasard avait donné le pouvoir à un pauvre homme, dénué d'autorité, de prestige, d'énergie, totalement inapte au rôle qui eût exigé en ce moment, après un tel désastre, les qualités d'un roi soldat et d'un politique. Le roi moine apparut sous les traits d'un soliveau flottant à tous les remous, incapable de décision, jouet de son entourage monastique et féodal, allant d'une coterie à l'autre, incapable du moindre acte d'é-

(1) Testament éd. par Bofarull, *Doc. inéd. p. la his. de Aragon*, XV (1849), 9, 12 et la Fuente, *Esp. Sagr.*, 2 (1860), 393, 503.
(2) Traggra, Ramiro el Monje. *Mém. Acad. hist.*, III, 517.
(3) Traggra, III, 471, 476, 479, 510, 564, 584; *Moret*, II, liv. XVII. *España Sagr.*, XLVI, n° 23, p. 282. Villanueva, XV, 201.

nergie quand il eût fallu une main de fer pour empêcher la dissolution de l'Etat. En deux ans et demi, il devait s'effondrer sous le ridicule et le mépris ; ses sujets lui donnèrent les surnoms de *cogullodo* (frocard) et de *carnicol* (l'osselet). La Chronique de la Peña, elle-même, convient que ce bon religieux connaissait mieux les occupations du cloître que celles du gouvernement (1). Mais, en dépit d'une légende, d'après laquelle il aurait été capable d'en imposer aux factieux de la noblesse qu'il aurait fait saisir et décapiter, il se laissa porter au trône seulement par l'effort du parti national, formé de clercs et de chevaliers. Ceux-ci se hâtèrent de le proclamer roi à Saragosse, au lendemain de la mort de son frère le 8 septembre 1135, puis l'emmenèrent à Jaca et à la Peña, au cœur du pays d'Aragon, d'où il parcourut les diverses forteresses de son état (1). Ce fut dès lors une pluie de donations, de titres et de faveurs qui s'abattit sans discernement sur les grands seigneurs de son entourage, le majordome Pierre Atares, seigneur de Borja, les comtes de Pallas et d'Urgel, la veuve de Gaston IV, mère de Centulle V de Béarn, accourue de Morlaas, à laquelle il accorda la seigneurie d'Huesca (2).

Les plus comblés furent les évêques d'Huesca, de Barbastro, de Pampelune, de Saragosse, et les monastères du royaume, surtout celui de San-Juan de la Peña. Un moine de Saint-Pons, Geoffroi, fut appelé à l'évêché de Barbastro. Le pauvre roi ne savait rien refuser, tellement, dit le chroniqueur de la Peña, il était « bon et libéral » (3). Mais sa candeur et son inertie étaient telles, avoue le même chroniqueur, que le respect se changea bientôt en mépris et que l'anarchie gagna tout le royaume, menacé en même temps par les convoitises des comtes de Barcelone et du roi de Castille, aussi bien que par le mouvement séparatiste de la Navarre.

C'est pourquoi, sur le conseil d'une partie de son entourage, notamment des clercs et de quelques grands réunis à Jaca (4),

(1) Traggra, *Memorias*, t. III, 409, 592. Longas, *Ramiro II el Monge*, Madrid, 1913.
(2) Marca, 444.
(3) Traggia et autres sources ci-dessus.
(4) *Chronique d'Alphonse VII*, p. 343.

Ramire se laissa persuader de demander au pape l'annulation de ses vœux monastiques et de solliciter la main d'une princesse de la maison d'Aquitaine, dont il escomptait l'appui. Le moment était favorable.

Le brouillon et chevaleresque Guilhem VIII venait de se réconcilier avec saint Bernard à l'entrevue de Parthenay et était rentré dans les bonnes grâces du Saint-Siège. Un professeur de l'Ecole épiscopale de Poitiers, qu'illustrait alors le philosophe Gilbert de la Porée, l'Augustin Geoffroi de Loroux servait de médiateur, ce qui lui valut de devenir en 1136 archevêque de Bordeaux. Le pape Innocent II accorda sans difficulté les dispenses sollicitées et il est vraisemblable que saint Bernard, ainsi que Geoffroi de Loroux, favorisèrent les négociations. Guillaume accorda au roi d'Aragon la main de sa sœur. Celle-ci, Agnès, fille de Guilhem VII le Troubadour, avait été mariée en 1117 au vicomte de Thouars, mort assassiné en 1127. Elle pouvait avoir alors entre 30 et 35 ans, et était un peu moins âgée que Ramire. Elle avait eu, de son premier mariage, un fils, Guillaume, qui fait mention d'elle en 1139 dans une charte et qui en avait reçu le nom de Guilhem (1). Cette union fut conclue en 1135, probablement au milieu de cette année, avant septembre, bien que les chartes aragonaises ne mentionnent Agnès que depuis janvier 1136. En effet, la naissance de la fille d'Agnès permet de fixer à une date antérieure à celle de janvier la consommation de ce mariage.

Cette union fut malheureusement de courte durée et d'une efficacité presque nulle. La descendante de la grande dynastie d'Aquitaine venait de lier son sort à celui d'un pauvre hère, amoureux transi, bourrelé de scrupules, bien qu'on l'eût relevé de ses vœux, et qui, dans, une espèce de confession, se frappait la poitrine en assurant qu'il n'avait pas pris femme par *concupiscence charnelle, mais uniquement pour avoir une postérité* (2). De ce mariage naquit, en effet, une fille, Pétronille (1), le 29 juin 1136, le jour de la fête de saint Pierre. Elle devait hériter de la couronne d'Aragon, mais ses jeunes ans furent loin d'être entourés d'une atmosphère de bonheur. Le triste roi et sa femme Agnès menèrent une vie errante et inquiète de château en château, de monastère en monastère. Ramire promène sa femme, la reine Agnès (*cum conjuge mea regina Agnete*), à Huesca, à Jaca, à Roda, à Uncastillo, à Saragosse (2), s'efforçant de conjurer les dangers croissants qui menaçaient son Etat.

Si le roi d'Aragon avait compté sur le concours armé de son beau-frère, le duc d'Aquitaine, il ne tarda pas à être déçu. Certes, depuis sa réconciliation avec le Saint-Siège et avec saint Bernard, Guillaume VII avait pu restaurer son autorité en Gascogne, comme le prouvent l'installation de son fidèle Geoffroi de Loroux à l'archevêché de Bordeaux et l'acte par lequel l'évêque d'Aire, uni au comte de Bigorre et au seigneur du Marsan, Pierre, demandent l'autorisation ducale pour une donation à l'abbaye de la Sauve (1136) (3). De même, il avait pu recouvrer aisément le Labourd, Bayonne et la Soule après la mort d'Alphonse le Batailleur ; ces domaines faisaient, en effet, partie de la dot d'Aliénor quand elle épousa Louis VII (1137) (4). Mais le mobile et léger duc d'Aquitaine venait de se liguer avec son ancien adversaire l'habile Geoffroi Plantagenet et se laissait entraîner par son ardeur belliqueuse à une expédition en Normandie (vers le Lieuvin, septembre-novembre 1136), où son armée commit une foule d'excès, ruina le pays et fut décimée par la dysenterie (5). A son retour, il trouvait l'Ouest en armes et son vassal Vulgrin d'Angoulême en lutte ouverte contre les seigneurs de Cognac et de Pons (6). Quand l'intervention des évêques d'Angoulême et de Saintes eut apaisé le conflit, l'hiver était venu. Le moment

(1) Charte de Saint-Jouin, 1139 : *matris meae Agnetis, avunculi mei praeclari ducis Aquitaniae soror.* Besly, 474, 467. La chronique d'Alphonse VII bien informée fait d'Agnès la sœur (*germana comitis Pictaviensis*). *Esp. Sag.*, XLI, 343.

(2) Diplôme de 1136. Traggra, 584, 494. Villanueva, XV, n° 76.

(1) Elle naquit avant octobre 1136; il en est question à l'entrevue d'Alagon. Traggia, 493.

(2) Charte de janvier-juin 1136 dans Traggia, 486-491, et Villanueva, XV, *pièces justificatives.*

(3) *Archives hist. Gironde*, XII, 319.

(4) Texte d'Hugues de Vezelay. (*R. H. F.*, XII.)

(5) Ordéric, V, 61. *Chronique de Morigny*, P. Duchesne, IV; Suger, 320.

(6) *Historia pontif. et comitum Engolismo*; aussi dans Labbe, 41.

d'une expédition au delà des Pyrénées se trouva passé, Guillaume VII, souverain sans cervelle, digne pendant d'un Ramire sans nerfs, était toujours en retard d'une idée ou d'une année, et incapable de suivre un plan raisonnable. Cet impulsif avait laissé passer ce maître des événements, avec lequel il faut jouer serré, et qui s'appelle le temps.

En effet, pendant qu'il guerroyait des bords de la Seine et de l'Eure à ceux de la Charente, d'autres mettaient à profit l'occasion pour accabler l'inepte Ramire. Le royaume de Navarre, réuni à l'Aragon depuis 1076, profitait de l'occasion pour se déclarer indépendant sous un descendant du dernier souverain navarrais Garcia, fils de l'infant Ramire et de la fille du Cid, Christine. Ramire le Moine avait cru l'apaiser en lui donnant l'apanage de Monçon, puis en l'installant à Pampelune à titre de vassal (1135). Mais le Navarrais, levant le masque, avait retenu son suzerain prisonnier dans la capitale de la Navarre, et Ramire s'étant échappé fut impuissant à réduire le rebelle. Celui-ci, ayant épousé Marguerite de Laigle, nièce de Rotrou le Grand du Perche, reçut l'appui des Normands. Garcia parvint à mettre la main sur l'Alava, le Guipuzcoa, la Biscaye, la Rioja, reconstituant un moment l'ancien Etat navarrais dans son intégrité (1).

Mais le plus redoutable voisin de l'Aragon était Alfonse VII, roi de Castille. Il saisit l'occasion au vol, obligea le Navarrais à lui céder la Rioja (novembre 1135), entra à Najera, à Logroño, à Calahorra et même à Saragosse (novembre-décembre 1134) (2). Il revendiquait le royaume d'Aragon tout entier comme descendant de Sanche le Grand; les nobles et les évêques l'acclamèrent à Saragosse, où il tint une cour brillante en 1135, à laquelle accoururent une foule de chevaliers de France, d'Aquitaine, voire de Poitou, ainsi que Roger de Foix, Guilhem VI de Montpellier, le comte de Toulouse et de Saint-Gilles, Alphonse Jourdain, attirés par sa fastueuse hospitalité. Les Catalans eux-mêmes y vinrent acclamer l'Empereur ; on y vit notamment les comtes d'Urgel et de Pallas. Le comte de Barcelone, Raimon Béringuer IV, s'y rendit pour prêter serment de vassalité et y reçut en fief la ville de Saragosse. Alfonse distribuait des terres à toute cette chevalerie gasconne et languedocienne venue depuis l'Ebre et les Pyrénées « jusqu'au Rhône », dit son chroniqueur (1). Le nouveau roi de Navarre, auquel Alfonse avait donné une leçon en lui enlevant Estella et la Biscaye, fut forcé de traiter avec lui, se reconnut, comme roi « de Pampelune », vassal de l'Empereur, qui s'intitulait (27 septembre 1135) : roi de Tolède, de Léon, Galice, Nagera, Castille et de Saragosse (2). Le malheureux Ramire, livré à ses seules forces, se résigne à son tour dans l'entrevue d'Alagon (24 août 1136) à reconnaître la suzeraineté d'Alfonse après l'intervention du cardinal légat Gui, de l'archevêque de Tarragone, des comtes de Barcelone, d'Urgel, de Pallas, de Foix, de Comminges, de Toulouse et du seigneur de Montpellier (3). Ramire lui abandonnait le plateau de Soria, Calatayud et Alagon ; il promettait de donner sa fille Pétronille en mariage à l'infant de Castille. Moyennant cette capitulation, Alfonse s'engageait à lui restituer Saragosse, mais il n'en fit rien (4). La fière noblesse aragonaise refusa d'ailleurs de sanctionner ce honteux accord et de livrer l'héritière de ses rois.

C'est alors que le duc d'Aquitaine se résolut à passer les Pyrénées. Ce voyage, qui surprit les contemporains, avait un prétexte pieux, un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Certains chroniqueurs éloignés de l'Aquitaine l'attribuent aux remords éprouvés par le duc à la suite des ravages de ses troupes en Normandie (5). Or, depuis 10 ans, le bouillant duc d'Aquitaine n'avait cessé de guerroyer dans l'Ouest en y commettant, sans éprouver le moindre remords, les mêmes excès. De

(1) Traggia, 479, 564 et sq. — Orderic III, 198, 302, 335. — *Chart. de Cluny*, IV, n° 4046 (fin 1134, Garcia s'intitule *rex in Pampelona et in Tutela*). — Moret, *Anales*, III, 748 (éd de 1890). Lettre de Marguerite de Laigle à Rotrou. *R. H.*, tome XX — *Chron. d'Alfonse VII*, ch. xxiv, dans *Esp. Sagr.*, XXI, 344. — Charte dans *Esp. Sagr.*, L, n° 11.

(2) *Chron. d'Alfonse VII*, ch. xxvii, p. 134, 152, 343. Zurita, t. Ier.

(1) *Chron. d'Alfonse VII*. — Zurita, I.
(2) Chr. du 27 juillet 1135, Traggia, 490.
(3) *Chron. d'Alphonse VII*, ch. xxi, vii, p. 152.
(4) Traggia, 498. Moret ; II, 349. Zurita, I, ch. xxxvi.
(5) Orderic, X, 81 et autres.

plus dans l'hiver de 1137, pris de passion pour la veuve du sire de Cognac et veuf lui-même, il se préparait à batailler contre les barons du Limousin et contre le fils du comte d'Angoulême qui enleva sa fiancée Emma à sa barbe (1). S'il ajourna sa vengeance, c'est qu'il y avait à son voyage en Espagne des mobiles plus urgents qu'un pèlerinage facile à différer. Dans ces premiers mois de 1137, Ramire se trouvait dans une situation désespérée, ne pouvant compter sur la fidélité de ses vassaux, n'ayant qu'un petit nombre de fidèles. Il est probable que le duc d'Aquitaine pensait arranger les affaires de son beau-frère, en négociant avec les rois de Navarre et de Castille, dont il devait traverser les Etats pour se rendre à Santiago. En effet, du col de Cize à Puente la Reina, il devait emprunter la route de Navarre. Peut-être a-t-il eu une entrevue à Jaca avec Ramire et avec Agnès de Poitiers. Il serait étrange qu'il ait accompli son voyage sans les voir. Pour se rendre à Jaca, au lieu de prendre le chemin de Roncevaux, il a pu suivre celui de Somport et rejoindre ensuite de Jaca à Pampelune le chemin des pèlerins (2). Depuis Logroño, il entrait dans les terres du roi de Castille, et il eût été non moins étrange qu'il n'ait pas rencontré Alfonse VII dans le long trajet de Logroño à Burgos, Léon et Santiago. Mais, s'il eut avec les divers souverains espagnols des pourparlers, il dut se convaincre aisément que la partie était perdue pour son beau-frère Ramire. Il mourut avant d'avoir pu tenter un effort efficace en sa faveur. Parti, en effet, en février ou mars de Poitiers, Guillaume se trouvait à Santiago pendant la semaine sainte, lorsqu'il fut brusquement enlevé par la maladie le vendredi 9 avril 1137. Il reçut la communion et après sa mort il fut enseveli dans la basilique de Santiago, devant l'autel de l apôtre (3). Il avait à peine 38 ans.

Cet événement portait le dernier coup à Ramire. Celui-ci, découragé par les embarras inextricables où il se débattait, prit la seule résolution intelligente qui ait marqué sa vie. Sur le conseil des patriotes aragonais clairvoyants et à la suggestion du

(1) G. de Vigeois dans Labbe, II, 300. 334.

(2) On n'a aucun renseignement sur l'itinéraire de Ramire pendant cette période du début de 1137. Traggia.

(3) Ordéric, V, 81. *Chr Saint-Maixent*, 481. *Obituaire Saint-Martial, Limoges*, dans *Doc. h. conc. Limousin*, Leroux, 1. 70.

sénéchal de Catalogne, Guilhem Ramon, futur baron de Moncade et vicomte de Béarn, le 11 août 1137, quatre mois après la mort du duc d'Aquitaine, il résolut de marier sa fille, Pétronille, âgée de 2 ans, avec Ramon Bérenguer IV le jeune, comte de Barcelone depuis 1132. Il se trouvait alors à Barbastro ; il fit don à Ramon Bérenguer du royaume d'Aragon, renouvela sa cession à Ayerbe le 27 août et abdiqua enfin le 13 novembre (1). Ramon Bérenguer prit le titre de prince d'Aragon, consomma le mariage à Lérida en 1151 et devait mourir en 1162, onze ans avant Pétronille (2). C'était un vrai coup de théâtre, mais un acte politique d'une portée immense pour l'Espagne du Nord, que la décision finale de Ramire.

Cette résolution, qui contraste avec le fol testament du Batailleur, prouve qu'il y avait dans le fond du cœur du pauvre roi-moine un vrai sentiment d'attachement pour l'indépendance de son Etat. En facilitant l'union de cet Etat avec le comté de Barcelone, il préparait la grandeur de la couronne d'Aragon, qui, soutenue par l'élan des deux races les plus énergiques et les plus réalistes de la péninsule, les Catalans et les Aragonais, devait aboutir sous les glorieux règnes d'Alfonse II, de Jaime le Conquérant, de Pierre III, de Pierre IV, d'Alfonse le Magnanime et de Juan II, à la création du plus grand Etat espagnol dont le noyau est le bassin de l'Ebre. Elle s'unit d'abord à l'Espagne orientale, puis entreprit la conquête de l'hégémonie dans la Méditerranée orientale, et enfin sous le règne du plus grand roi que l'Espagne ait possédé, Ferdinand le Catholique, réalisa la formation de l'unité ibérique, prélude de l'établissement de la suprématie de l'Espagne en Europe dans les 150 premières années des temps modernes.

Depuis août 1137, l'Aragon, appuyé sur le comté de Barcelone, n'avait plus besoin, comme dans le siècle précédent, du concours des ducs d'Aquitaine. L'Aquitaine, elle-même, allait tomber d'abord sous la domination des Capétiens, par suite du mariage

(1) Traggia, 496 ; Marca, nos 285, 394. Briz Martinez, p. 695. Zurita, t. Ier.

(2) Traggia, 500 et sq. ; Zurita, ch. LII. *Gesta comitum Barchinon*, dans *R. H. Fr.*, XII, 319 B.

d'Aliénor avec Louis VII (1137-1152), puis sous celle des Plantagenets, fondateurs de l'Etat anglo-normand-angevin en 1152, qui la gardèrent pendant deux à trois siècles. L'ère des grands Etats s'annonçait et elle allait mettre en présence les puissances tantôt rivales, tantôt alliées, formées des deux côtés des Pyrénées.

Ainsi était close la première phase des relations entre les Etats chrétiens espagnols de la région de l'Ebre et les Etats féodaux français. Pendant plus de cent ans, l'Aragon et la Navarre encore faibles et qui avaient d'abord végété deux siècles sous l'écrasante prépondérance du califat de Cordoue avaient réussi par leur propre effort, aidé du concours des Français, à s'organiser, à se développer et à se placer au rang des puissances européennes de premier plan. Cette ascension réalisée aux dépens des Etats musulmans s'était accomplie malgré les rivalités qui les mettaient aux prises avec la Castille et avec le comté de Barcelone, ainsi que malgré l'infériorité de leur organisation ou de leurs ressources. Dans cette œuvre d'émancipation elles avaient été aidées par les croisés venus de tous les coins de la France : Normandie, Ile-de-France, Champagne, Bourgogne, Provence, Languedoc, Aquitaine. Le secours principal leur était venu de Normandie, de Languedoc, surtout du Poitou et de Gascogne. Le duché d'Aquitaine, sous une des dynasties les plus puissantes de France, s'était uni à la Gascogne. Là, se trouvaient des réservoirs de soldats braves et entreprenants, qui apportaient à la croisade contre les musulmans un esprit d'aventure, une vaillance, une foi religieuse et chevaleresque, accrue et stimulée par l'espérance des avantages matériels. La colonisation civile, militaire et religieuse de l'Aragon et de la Navarre, alors dévastées par trois siècles de luttes antérieures, suivait de pair les expéditions. A l'appui constant du duc Sanche de Gascogne et intermittent de Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine, avait succédé la collaboration presque permanente de leurs successeurs, les ducs Guy Geoffroi et Guilhem le Troubadour, ainsi que celle de leurs vassaux, chevaliers, clercs et colons d'Aquitaine et de Gascogne Au premier avait été due l'une des principales victoires qui marquèrent l'expansion de l'Aragon, celle de Barbastro (1064-65), au second celle qui en marque l'un des points capitaux, Cutanda

(1120). Dans cet intervalle et jusqu'en 1137, les rois d'Aragon avaient à deux reprises jugé utile de s'unir à la maison d'Aquitaine-Gascogne, une première fois par le mariage d'Agnès, fille de Gui Geoffroi, avec Pierre Ier roi d'Aragon (1181-1904), la seconde par l'union d'une autre Agnès, fille de Guilhem le Troubadour, avec Ramire le Moine (1135-37). De ce dernier mariage devait naître par l'union de Pétronille, fille d'Agnès de Poitiers, avec Raimond Bérenguer IV, la fortune de la grande maison royale d'Aragon-Barcelone, l'une des plus célèbres de l'Occident. Entre les grandes expéditions auxquelles les ducs d'Aquitaine avaient pris part, personnellement, en 1064 et 1120, une foule d'autres, dont plus de dix-sept d'importance considérable, avaient été conduites par les évêques et les barons d'Aquitaine et surtout de Gascogne, en 1068, 1078, 1080, 1087, 1094, 1110, 1111, 1114, 1116, 1118, 1120, 1121, 1122, 1125, 1126, 1130, 1131, 1133, 1134, qui étaient venues s'ajouter aux croisades continuelles de Sanche Guillaume (1014, 1032), formant un total de plus de 20 entreprises guerrières au delà des Pyrénées.

On avait vu coopérer à ces croisades, non seulement les ducs de Gascogne et d'Aquitaine en personne, mais encore leurs vassaux du Poitou, d'Angoumois et de Saintonge, un évêque d'Angoulême, Hugues VI le Diable de Lusignan, les sires de Pons et d'Archiac, de Turenne, de Périgord, les seigneurs du Bordelais, de l'Agenais et du Médoc, et en première ligne toute la brillante phalange des évêques et des clercs de la Gascogne, les archevêques d'Auch, les évêques de Dax, d'Oloron et de Lescar, les sires d'Albret, les vicomtes de Maremne, de Marsan, de Tursan, de Gabarret, de Lavedan, de Soule et de Labourd, les comtes de Comminges et de Bigorre, les vicomtes de Béarn, les Gaston IV et les Censulle. Les Gascons du XIe et du XIIe siècle préludent par leurs exploits à ceux des brillantes générations militaires que la Gascogne devait fournir en foule à la chrétienté, Ils sont les précurseurs des Gaston Phébus, des La Hire, des Xantrailles, des Gaston de Foix et des Monluc, des Gassion et des d'Artagnan, des Gramont, des Lannes et des Bernadotte. Dès le moyen âge s'est établi ainsi à l'occasion des croisades d'Espagne cette tradition de vertus guerrières devenues héré-

ditaires parmi les populations de la France méridionale. Les victoires qui ont émancipé la Navarre et l'Aragon : Barbastro, Huesca, Alcoraz, Valtierra, Ejea, Tudela, Saragosse, Cutanda, Arinsol sont dues à leur collaboration fraternelle avec les Aragonais et les Navarrais. Leur sang a coulé à flots pour la liberté des chrétiens de l'Espagne du Nord depuis Barbastro jusqu'à Fraga. Dans l'œuvre de la *reconquista* dont l'Aragon et la Navarre sont si fières à juste titre, dans cette *reconquista*, due pour la part la plus importante aux vaillantes et tenaces populations catalanes, aragonaises et navarraises, il serait néanmoins juste d'inscrire en lettres d'or, à côté des héros espagnols de cette épopée, les Ermengaud d'Urgel, Sanche Ramirez, Pierre Ier, Alfonse le Batailleur, les héros français qui les aidèrent : les Sanche de Gascogne, les Gui-Geoffroi, les Hugues VI de Lusignan, les Guilhem VI, les Gaston IV de Béarn, les Centulle de Bigorre qui furent leurs intrépides auxiliaires. Œuvre féconde entre toutes. C'est grâce, en effet, à cette union et à la colonisation qui en résulta que l'Aragon et la Navarre purent briser l'étreinte de l'Islam et prendre rang dans cette chrétienté médiévale, si longtemps méconnue qui a occupé dans l'histoire une place éminente qu'il appartenait à la science impartiale de mettre en lumière.